AFRICA REVIEW OF BOOKS

ISSN: 0851-7592

RESEARCH ARTICLE

Revue Africaine des Livres : Vol. 13, N° 1 (Mars 2017) - Sciences sociales et humaines

AUTHORS

full issue

ILMIN LIBRARY • ACADEMIC FREE ACCESS

https://ilminlibrary.com

Africa Review of Books
Revue Africaine des Livres

Volume 13, Number 1 March/Mars 2017

Frantz Fanon: Anti-colonial and Pan-African Revolutionary
LANSANA KEITA

L'Afrique en marche entre route et dédale
AICHA BENAMAR

Music for the Gods
SANYA OSHA

La jeunesse malienne entre vulnérabilité sociale et réalisation de soi
KHEDIDJA MOKEDDEM

Unlocking the Ethiopian Paradox
BAHRU ZEWDE

Prendre l'Afrique au sérieux dans le champ de la philosophie du droit
LIONEL ZEVOUNOU

ISSN: 0851 - 7592

CODESRIA

Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Mansour Kedidir

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale

Manel Sedjai

Samia Benhenda

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
Tade Aina, Ford Foundation, Nairobi, Kenya
Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France
Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco
Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin
Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK
Adebayo Olukoshi, Addis-Ababa, Ethiopia
Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania
Paul Tiyambe Zeleza, United States International University-Africa, Nairobi, Kenya

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

Africa / Afrique		Rest of the World / Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	Black & White / Noir & blanc	Colour / Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: publications@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2017. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs; Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist, Journal of African Transformation, Method(e)s*: *African Review of Social Sciences Methodology*, and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

© CODESRIA 2017. Tous droits réservés. Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS oudu CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani* qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)* et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la *Revue Africaine des Médias; Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique* ; *L'Anthropologue africain, la Revue des mutations en Afrique, Méthod(e)s* : *Revue africaine de méthodologie des sciences sociales* ainsi que *Sélections Afro-Arabes pour les Sciences Sociales*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont aussi diffusés à travers les « Documents de travail », le « Livre Vert », la « Série des Monographies », la « Série des Livres du CODESRIA », les « Dialogues Politiques » et le Bulletin du CODESRIA. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible au www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts should be sent in MS Word or RTF format as e-mail attachments. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum For Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres p*résente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 3000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succinte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être enregistrés au format MS Word ou RTF et envoyés en tant que fichier attaché par e-mail. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO - Bir El Djir
B.P. 1955 Oran El-M'Naouer, 31 000 Algérie

Tél : +213 (0) 41 72 06 95 / +213 (0) 41 72 07 03
Fax : +213 (0) 41 72 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

Lansana Keita Frantz Fanon: Anti-colonial and Pan-African Revolutionary....4

Sanya Osha Music for the Gods....7

Bahru Zewde Unlocking the Ethiopian Paradox....8

Pamela Khanakwa Living with the Lord's Resistance Army....11

Aicha Benamar L'Afrique en marche entre route et dédale....13

Khedidja Mokeddem La jeunesse malienne entre vulnérabilité sociale et réalisation de soi....14

Lionel Zevounou Prendre l'Afrique au sérieux dans le champ de la philosophie du droit....16

Lamya Tennci La pharmaceuticalisation du médicament en Afrique : usages et maux sociaux....18

Mustapha Haddab Pensée arabo-islamique et questions philosophiques contemporaines....20

Kahina Bouanane-Nouar Lecture hybride à travers la (ré)conquête d'une Histoire et/ou d'un imaginaire....21

Mahmoud Ariba Chroniques philosophiques sous la canopée (Escapade passagère ou "sortie de piste" de la rationalité).....22

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

MAHMOUD ARIBA est enseignant-chercheur à l'Université d'Oran (Algérie) et il travaille sur les questions relatives aux sciences de l'éducation et les sciences politiques. Parmi ses publications : «L'éthique, entre conviction et ''effet d'époque'' : le rôle de l'éducation » in *Maghreb et sciences sociales 2011. Marges, normes et éthique,* l'Harmattan, Paris, 2011; « Regard sur l'idée de laïcité dans la pensée arabo-contemporaine (confusion des genres ou querelles linguistiques) » in *Africa Review of Books*, Vol. 12, n° 01 (Mars 2016).

AICHA BENAMAR est directrice de recherche au Centre national de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (Crasc, Algérie). Elle travaille sur les questions relatives à l'éducation de la petite enfance, à la didactique des sciences de la nature et de la vie. Elle est actuellement membre du projet de recherche portant sur la phase arabe de la géographie. Elle est membre des réseaux LAFEF et ACFAS. Parmi ses dernières publications: « Les manuscrits de Tombouctou » in *Africa Review of Books*, Vol. 10, n°02, Septembre 2014 ; « L'institution éducative à l'ère numérique. Quelles transformations ? » in *Cultures, sociétés et numérique*, 2015.

KAHINA BOUANANE est maître de conférences en Littérature Francophone et Comparée à l'Université d'Oran (Algérie), elle travaille sur la dimension identitaire dans une perception mémorielle. Elle écrit régulièrement dans l'*Africa Review of Books* où elle a notamment publié une contribution intitulée: « Autobiographie exilée » dans le vol. 12, n° 02, septembre 2016.

MUSTAPHA HADDAB est sociologue, professeur à l'Université d'Alger connu pour ses travaux sur l'éducation et les processus de socialisation dans l'Algérie contemporaine. Il a contribué aux conseils scientifiques et comités éditoriaux de différentes institutions de recherche et périodiques scientifiques.

LANSANA KEITA is Professor of Economics and Philosophy at Kwara State University, Nigeria. He is the author of *Science, Rationality, and Neoclassical Economics, The Human Project and the Temptations of Science, and editor of Philosophy and African Development: Theory and Practice.*

PAMELA KHANAKWA is a lecturer in the Department of History, Archaeology and Heritage Studies at Makerere University, Kampala. She holds a Ph.D. in African History from Northwestern University (USA) and an M.A. and B.A., both from Makerere University. Her research interests include masculinities, ethnic nationalism and land struggles in eastern Uganda.

KHEDIDJA MOKEDDEM est maître de recherche au Centre national de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (Crasc, Algérie) et chercheure associée au Laboratoire méditerranéen de sociologie (LAMES, France). Docteur en psychologie clinique, elle a soutenu l'habilitation à diriger les recherches en juin 2016. Elle est également membre du Conseil National de la Famille et du Comité de rédaction de la *Revue Africaine du Livre*. Parmi ses dernières publications: « Mémoires d'une combattante de l'ALN : un devoir de mémoire », in *Africa Review of Books*, Vol. 11, n° 01 (Mars 2015).

SANYA OSHA has been a frequent contributor to *Africa Review of Books/Revue Africaine des Livres* since 2004. His other work has appeared in *Gadfly Online, Transition, 3 A.M. Magazine, Pambazuka News, The Missing Slate and Research in Africa Literatures.* He works at the Institute for Economic Research on Innovation (IERI), and Centre for Excellence in Scientometrics and STI Policy at Tshwane University of Technology, South Africa.

LAMYA TENNCI est doctorante en Sociologie de la santé, chercheure au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (Crasc, Algérie). Elle travaille actuellement sur les processus d'invisibilité sociale des cancers d'origine professionnelle. Elle a publié : « Pierre et Claudine Chaulet : l'engagement pour une vie en Algérie », in *Africa Review of Books*, volume 10, n°1-Mars 2014, et a coordonné avec Mohamed Mebtoul un ouvrage collectif : « Vivre le handicap et la maladie chronique. Les trajectoires des patients et des familles », Editions GRAS, 2014.

LIONEL ZEVOUNOU est maître de conférences en droit public à l'Université Paris Ouest Nanterre, La Défense; ses recherches portent sur les rapports droit/économie, la science administrative et la sociologie juridique. Il a intégré depuis novembre 2015 le groupe SPECO (Sciences politique de l'économie) initié par Colin Hay (CEE, Sciences Po) et Andy Smith (Centre E. Durkheim, Sciences Po Bordeaux). Ses publications récentes sont les suivantes: C. Gonzales Palacios, T. Rensman, L. Zevounou (dir.), « Stratégies de consolidation des institutions publiques », Lima, CAEN, Escuelo de Posgrado, 2016 ; « Les usages de la notion de concurrence en droit », Paris, LGDJ 2012, coll, Droit public, T. 272.

BAHRU ZEWDE is Emeritus Professor of History at Addis Ababa University. A former Vice President of the Ethiopian Academy of Sciences, he is the author of several books and articles on Ethiopian history. He is Editor of *Africa Review of Books*.

Africa Review of Books **(ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).**

Frantz Fanon: Anti-colonial and Pan-African Revolutionary

Lansana Keita

Frantz Fanon – The Militant Philosopher of Third World Revolution

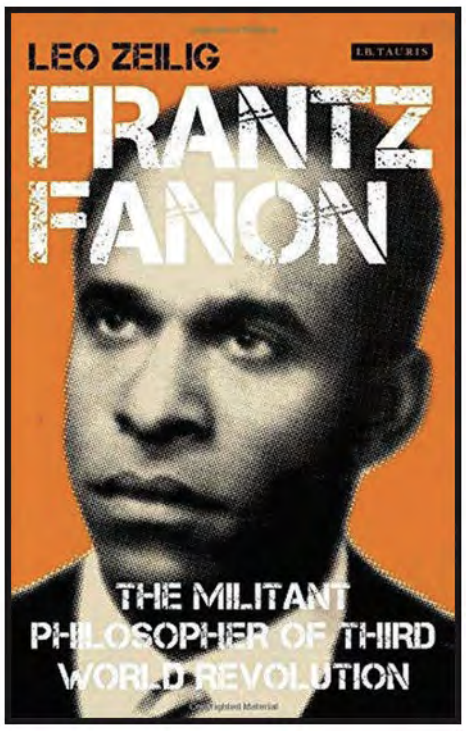
by Leo Zeilig

I.B. Tauris & Co. Ltd. (London), xv + 279 pages,
ISBN: 978-1848857254, $22.50

Frantz Fanon could be rightly considered as one of the major anti-colonial voices of Africa that sprang into vocal and physical action after the devastations of World War II. Fanon was a personage of formidable intellect mixed with a passion for political action on behalf of the decolonisation process in Africa. In this regard, Fanon stands on the same podium with the chief architects of anti-colonial action and discourse. That anti-colonial podium would include Cheikh Anta Diop, Kwame Nkrumah, Amilcar Cabral, Patrice Lumumba and others. But Fanon would have a special place on that podium for his incisive and sharp analysis of the African colonial situation as opposition mounted against Europe's colonial presence on the continent.

Fanon's remarkable role in Africa's movement towards independence is ably displayed by Leo Zeilig's biography, *Franz Fanon – the Militant Philosopher* of *Third World Revolution*. Fanon has been much written about; so the question is what would Zeilig add to the Fanon story, a veritable odyssey. Fanon has become such a prominent activist intellectual in the anti-colonial struggle that the following works, among others, should be noted: the biographies by David Caute (1970) and Irene Gendzier (1974), and the works of Renate Zahar (1969), Bulhan (1985), Sekyi-Out (1996), Alessandrini (1999), Lazarus (1999), Chekri (2000), Macey (2007), Ehlen (2001), Gibson (2011), Bird-Pollan (2014), Gordon (1995, 1996, 2015), and Mbembe (2016). In spite of the fact that Africa was the focus of his intellectual exertions and literally his battleground as in the case of Algeria, his impact on Africa's intellectual life has been rather muted. A likely explanation for that could be found in his prescient chapter in *The Wretched of the Earth*, 'The Pitfalls of National Consciousness'. According to Fanon, at the dawn of African independence, a rapacious neocolonial comprador class would be fighting against the urban workers and peasants to step into the political vacuum created by the end of colonial rule to continue the exploitation of the masses. The end result would be that the 'wretched of the earth' remain wretched. On this basis, the works of Fanon have not become standard fare in the political science and history departments of Africa's universities. Africa's neocolonial comprador classes are not particularly interested in the development of Africa's intellectual life. The same problematic is noted with regard to the works of Kwame Nkrumah and Cheikh Anta Diop. Yet, the influence of Fanon has been so impressive that books such as *Coloniser and Colonised* (Albert Memmi) and *Pedagogy of the Oppressed* (Paulo Freire) could arguably be viewed as Fanonesque in their approach.

Despite the plethora of works on Fanon, Zeilig's biography of Fanon stands out for its wealth of detail on its subject's life, both as engaged militant and incisive intellectual. Above all, there is much detail about Fanon's early life in Martinique, a tiny outpost of France's *Départments d'outre mer*. We learn not only about Fanon's family but also about the racial caste system put in place by the French that sought to justify the enslavement of captive Africans in the Americas. So even after slavery was abolished, the ideas on race and its permutations, engendered during the period of enslavement, were still dominant. Zeilig informs the reader that 'In the 1920s and 1930s, Martinique was deeply marked by colour and race' (p.15). He also states that there was a profound inequality in terms of race. Here was a society truncated into a tripartite differentiation of 'white planters and businessmen, mulattoes, and blacks…. On the island, pigmentation, specifically the whiteness of your skin, to a large extent determined your trajectory in life and your sense of self-worth' (p. 15). This was the sociological context in which the young Fanon grew up. As a result, even Martiniquians of African phenotype saw themselves as French, descendants of 'nos ancestres, les Gaulois'. There was indeed a direct reaction to this as expressed by the *négritude* intellectual movement developed by Fanon's compatriot, Aimé Césaire, and Léopold Sédar Senghor of Senegal.



Zeilig takes the reader through Fanon's mid-teenage years when he volunteered to travel to France in 1943 to join the Free French forces led by Charles De Gaulle. Petainist rule was overcome while Fanon was in transit to France and he was sent back to Martinique. But the young idealistic Fanon was still fired up with the idea that the fight against Fascism was a worthy cause. From then onwards, Fanon began the intellectual trajectory that resulted in his struggle against French colonialism in Algeria and the production of revolutionary texts such as *Black Skin, White Masks, The Wretched of the Earth, Studies in a Dying Colonialism,* and *Toward an African Revolution*. Fanon was sent to North Africa as part of the Allies' thrust against the German army. It was under such circumstances that his intuitive knowledge of race matured. First, he was drafted into a French army structure that followed certain principles of race. The racial hierarchy put the French in the dominant position, the Antillais as *négres/Africains evolués* in the intermediate position, with the lowest rung reserved for the French colonial subjects from Africa proper – especially West Africa and North Africa. At the same time, Fanon was able to note how 'sociological race' played its role in his military unit in Algeria and Morocco. As he put it: 'the French do not like Jews, who do not like Arabs, who do not like Negroes [sic]' (p. 26). It was under these circumstances that the intellectually precocious Fanon began to understand how the idea of race was played out phenomenologically. Fanon returned to Martinique after the war and obtained his baccalaureat, which meant that he would return to France for further studies. First, he began with dentistry in Paris, but eventually switched to medicine in Lyon. Two momentous events occurred after that in the year 1952. Fanon got married to Marie-Josèphe Duble, who became his intellectual partner; then he produced his *Black Skin, White Masks* – a veritable work on the phenomenology of race. Fanon was merely twenty seven years when this path-breaking work was produced – evident proof of his intellectual precocity.

Fanon was not just the medical doctor intellectual who read voraciously in all academic areas; he later branched off into the study of psychiatry. After graduation in 1951, Fanon began his medical career at Saint-Ylie hospital in the Jura 'where he began making copious notes on patients and their neuroses that he would later use in his books' (p. 42). During this time Fanon became acquainted with the work of the not-yet-famous psychoanalyst, Lacan, and built up an intellectual relationship with Paul Valvet, ex-director of the famous psychiatric hospital, St Alban. Zeilig informs us that 'through Balvet, Fanon met Francois Torquelles, who was now running St.Albans' (p. 43). After Césaire, the anti-colonial poet of *négritude,* the older Fanon's new role model was Francois Tosquelles. According to Zeilig, 'Born in 1912 in Reus, Catalonia, Tosquelles had read Marx at an early age and supported Catalan nationalism in the 1930s. Trained in phenomenology and psychiatry at the Institut Père Mata in Barcelona, Tosquelles came into contact with refugees influenced by Sigmund Freud…. [and later] started to develop his own notions of "institutional psychotherapy"' (p. 43). It was this interaction with Tosquelles that influenced Fanon's own views of patient-doctor interaction.

This approach to psychiatry was the model Fanon adopted when he was posted to Blida-Joinville, a small town not far from Algiers. Fanon's move to Algeria was pure happenstance, but this move set the foundations for his remarkable revolutionary path. With the war having ended but with the evident weakening of France as a colonial power, the time was ripe for the colonials to fight for their own freedom. Fanon had the conviction that freeing France from German occupation also entailed freeing Algeria and colonial Africa from French colonialism. In this, he was in agreement with the French philosopher, J.P. Sartre, who wrote the preface to *The Wretched of the Earth.*

The end of World War II provided the backdrop for the continuation of the nascent anti-colonial movement in Algeria. Zeilig makes the following observation: 'Though Algeria's modern war of independence and national liberation is popularly seen as starting in 1954, the 1930s and 1940s were dominated by a number of

different "constitutional" nationalist parties. A wave of working class militancy escalated throughout the war until 1945' (p. 50). Thus, Fanon was necessarily caught up in that anti-colonial struggle as it picked up pace after World War II. As a product of French colonialism, Fanon instinctively understood the basis and dynamics of the anti-colonial struggle in Algeria and other parts of Africa. Although the anti-colonial war in Algeria is popularly seen as the war of the FLN against the French *pied noirs,* there were important precursors to that organisation. The information on this presented by Zeilig affords useful details that Fanon himself was much aware of. Messali Hadj was the founding member of the ENA (*Etoile Nord Africaine*) and subsequently the *Parti du Peuple Algérien* (1937). There was also violent French counter-revolutionary action which resulted in the massacres of 1945 – immediately after the end of World War II. This was the basis for the subsequent rise of the FLN (*Front de Liberation Nationale*), which in turn came to compete with Messali Hadj's party, which had by then reconstituted itself into the MNA (*Mouvement National Algérien*). The anti-colonial war started in earnest in 1954, one year after Fanon had arrived in Algeria (1953) to serve in the hospital in Blida. Fanon joined the FLN in 1955 and, as Zelig states, 'remained a member of the FLN until his death. After 1956 every significant book and article he wrote was *for* the Algerian Revolution and against the degeneration of national liberation' (p. 65).

Fanon's life took a severe personal toll with the death of his sister in 1955 – one year after his involvement in the Algerian struggle. At this point, the anti-colonial struggle and French colonial reaction to it continued with the proliferation of numerous movements. This was the era of the vast array of anti-colonial movements headed by prominent African names such as Nasser, Sekou Toure, Kwame Nkrumah, and Julius Nyrere. The ideological engine behind this flurry of revolutionary activity was the theory of Marxian socialism and the Soviet state model. Although the FLN was able to lead the nationalist revolution, it had to contest its ideological position with the PCF (Parti Communiste Français) and its Algerian sister organisation, the PCA (Parti Communiste Algérien) .

As the anti-colonial struggle continued, Fanon became increasingly involved. As a member of the FLN, he became acquainted with its leadership, including Ahmed Ben Bella, Mohammed Khider, Mostefa Locheraf, and others. The struggle was in full bloom at this time (1956) with the guerilla activities of both the FLN and ALN (Armée de Liberation Nationale). A significant military engagement was taking place at that time, The Battle of Algiers, which came to an end in 1957. As the war progressed, tensions grew and the hospital at Blida, where Fanon worked, increasingly came under surveillance. According to Zeilig, 'Members of Fanon's staff were arrested and beaten, others joined in the FLN strike action or went to fight in the mountains' (p. 98). Fanon continued his work, healing both revolutionary fighters and their assailants at Blida, but things eventually came to a head with widespread arrests being made. When he began receiving death threats and rumours that Blida was about to be raided, Fanon tendered his resignation. Zeilig informs us that 'The *ministre résident's* office formally expelled Fanon from Algerian territory in December 1957' (p. 100). Fanon and his family quickly left Algeria, days before the hospital was raided.

Fanon then moved back to France, but given the urgency of the situation in Algeria, he and his family travelled on to Tunisia. There he obtained work at the Hôpital de Manouba and continued his research and writings for the Algerian cause. He encountered a bit of Arab racism there but he shrugged it off and pushed on with his writings and psychiatric work. The indefatigable Fanon then took up work with another hospital, Hôpital Charles Nicolle. His activist work, as one of the editors of *El Moudjahid*, the revolutionary news outlet of the FLN, continued in Tunis.

Fanon then took his ideas and his role in the Algerian revolution to the All-Africa Peoples' Conference in Ghana in 1958. Fanon's credentials as a full-fledged operative of the continental African anti-colonial struggle were enhanced with his central presence at the First Conference of Independent African States in Accra in 1958. Peaceful negotiations or anti-colonial war was the central debate of the day. At this point, he was in direct communication with the anti-colonial movements in the Portuguese territories such as Amilcar Cabral's PAIGCC (Guinea Bissau) and the MPLA and UPA of Angola. As an *intellectuel engagé*, Fanon's remarkable output now included highly significant and acclaimed works such as *Peau Noire, Masques Blancs (Black Skin, White Masks), Les Damnés de la Terre (The Wretched of the Earth), L'an V de la Révolution Algérienne (The Year V of the Algerian Revolution),* and *Pour la Revolution Africaine (For the African Revolution)*. By then, Fanon had met and conversed with important figures such as Patrice Lumumba and Kwame Nkrumah. But time was getting short for this meteor of activism and intellectual brilliance. Fanon was stricken with leukemia. He first sought treatment in the Soviet Union but eventually had to travel to the U.S. for further treatment. Fanon died in Bethesda, Maryland (U.S.A.), on December 6, 1961 – his last hours paradoxically monitored by a CIA officer, Ollie Iselin.

The above, in brief, represents the lived life of Fanon, the brilliant and precocious meteor of Africa's physical and intellectual resistance to colonialism. He was the first to overturn the subject-object phenomenological dialectic between an imposing Europe and an imposed – upon Africa. This was the meaning and significance of *Peau Noire, Masques Blancs.* The other classic work is *The Wretched of the Earth (Les Damnés de la Terre)*, which again focused on the subjective feelings and intuitions of Africa's colonised subjects. The human response in reaction to dislocation and colonial oppression was often violence, as was eloquently portrayed in that text. Fanon, as a colonial subject of 'France d'outre mer', whose ancestors had been cargoed from Africa to the tiny island of Martinique for hard agricultural labour, had been transformed into the authentic voice for African liberation from colonial domination.

In the last chapter of his text titled 'Legacies', Zeilig presents what he views as the legacies of Fanon's works and his life. The influence of Jean Paul Sartre, who wrote the Preface to *The Wretched of the Earth,* was outlined, but the most significant point mentioned by Zeilig and noted by others who study Fanon's works is his prescient understanding of the psychology and dynamics of colonialism and its aftermath. Fanon's legacies were not restricted just to Africa and France but also to North America, where the African-American population was fighting for its human and economic rights. Zeilig points this out with reference to the impact that Fanon's writings had on the U.S. Black Panthers (p. 245).

The strong point of Zeilig's biography is that he has offered the reader details about the life and careers of Fanon not generally known to those otherwise familiar with his ideas. Readers of Fanon have come to know him as a driven and committed activist and intellectual who slept little. For example, in a day-long meeting with Sartre and Simone de Beauvoir, the discussion was finally put to an end by De Beauvoir who told Fanon 'that Sartre needed his sleep, to which he characteristically replied, "I do not like people who limit themselves". Fanon was a whirlwind of words and analysis' (p. 228). Fanon packed into a short life of thirty-six years much more contributions to the human condition than other notable figures twice his age.

Fanon's intellectual energy produced at the precocious age of twenty-seven the classic text *Black Skin, White Masks*, which could be seen as the first text in the colonial era on the phenomenologyof race. How does an African feel internally when in actual interaction with Europeans when in Europe? The issue is that while the colonial African, who has been exposed, as in Fanon's case, to French culture, experiences no shock when visual contact is made with the French people in places like Martinique, in France, the colonial subject is quickly disabused of his/her false consciousness of *'nos ancestres les Gaullois'*. An African/black in motion on a Paris street is abruptly confronted with 'Mama, see the Negro! I am frightened!' (*Black Skin, White Masks*, hereafter *BSWM*, 112). But this appraisal of blacks was not unique to French society. As Fanon puts it: 'Some ten years ago I was astonished to learn that the North Africans despised men of colour. It was absolutely impossible for me to make any contact with the local population. I left Africa and went back to France without having fathomed the reason for this hostility' (*BSWM*, 103-103). In this singular text, Fanon soliloquises in anguished terms on the meaning of being black in an increasingly post-colonial world. His fall-back position in such a situation was always his humanistic stance that humans should be judged in evaluational terms *a priori,* as members of the human race. But a specious history haunts the African as expressed by Fanon in this passage: 'Face to face with the white man, the Negro has a past to legitimate, a vengeance to exact; face to face with the Negro, the contemporary white man feels the need to recall the times of cannibalism'(*BSWM*, 225). Fanon's universalist answer to this is that 'The Negro, however sincere, is the slave of the past. Nonetheless, I am a man, and in this sense the Peloponnesian War is as much mine as the invention of the compass' (*BSWM*, 225).

But in spite of Fanon's idealistic approach to the human condition and human history, 'it is going beyond the historical, instrumental hypothesis that I will initiate the cycle of my freedom. The disaster of the man of color lies in the fact that he was enslaved' (*BSWM*, 231). It is this subordination to Europe, nourished from the seventeenth century onwards by a scientific racism, that presented

the African as an evolutionary retardate, compensated for by his assumed physical superiority. The African is all biology and 'a phobogenic object, a stimulus to anxiety' (*BSWM*, 151) as exemplified in Fanon's psychiatric work both in France, Algeria, and Tunisia. Fanon was faced with the triple problem of the African being viewed principally in biological terms, backward and primitive in culture and victimised by a false consciousness in places like Martinique and St. Louis (Senegal), where the blackman was set on the path toward becoming a cultural *evolué'*. France obviously took its *mission civilisatrice* quite seriously. The goal was to transform the African with all his ethnic trappings into a 'civilised black Frenchman'.

In this situation, where the African subaltern has to propose an antithesis to the Western thesis of his biological and cultural inferiority, Fanon had to grapple vigorously with Jacques Howlett, Michel Salomon, Michel Cournot, to name a few, and their confident views that the African/black was all biology, the counterpoint being 'the Jew as calculating reason' – Europe's ego bounded on both sides by its African id and Jewish superego. In contrast to the responses by the Negritude writers, Césaire and Senghor, whose answer to the problematic of 'blackness' was to proclaim 'Hooray for those who have invented nothing. And blackness is sensuality while Europe represented reason', Fanon's retort was always to appeal to a universal humanity. He adopts a curiously ahistorical stance in this regard without noting that history is an important component in the development of human self-consciousness. The question is this: does the recognition of an African historical past in any way influence the consciousness of those living under conditions of oppression? Fanon writes: 'In no way should I dedicate myself to the revival of an unjustly unrecognised Negro civilization. I will not make myself a man of any past. I do not want to exalt the past at the expense of my present and my future' (*BSWM*, 226). Even though he would recognise an African intellectual past when brought to his attention, being 'very happy to know that a correspondence had flourished between some Negro philosopher and Plato. But I can absolutely not see how this fact would change anything in the lives of eight-year-old children who labour in the cane fields of Martinique or Guadeloupe' (*BSWM*, 230). Fanon could be in error here: it is on the basis of the biological and cultural inferiorisation of the African with the rise of scientific racism that consciences were free to exploit the African for the benefits of a growing capitalism. Particular human identities were suppressed, to be replaced by the objectifying term 'negro'. Rehumanisation requires rectifying a human past as a means to revaluing the African *qua* human. It was this approach that was undertaken by Cheikh Anta Diop, and it has yielded some result.

Fanon argues that 'the disaster of the man of colour lies in the fact that he was enslaved'.This claim is, of course, problematic. Slavery was a universal phenomenon on all continents before the age of machines and technology. Ancient Greece and Rome were noted for their practice of slavery and, when Rome conquered most of Europe, the harvesting of slaves from the conquered territories was a normal practice. The tragedy of the African is that he/she is yet to recover from the psychological trauma of a specifically dehumanising enslavement and subsequent colonialism. The colonial experience was not unique to the African continent. Yet, it must be noted that while Korea and Taiwan were harshly colonised by Japan, they have now fully recovered. Both countries are now economic powerhouses in terms of technological and industrial output.

Africa and its diaspora are now overcome with a quiet angst combined with a cultural anomie and atrophy. In this regard, *BSWM* is very much relevant for contemporary times. The superaltern-subaltern relationship still exists in subconscious racial terms. The existing 'black-white' mode of classification focusses on biology and not culture or geographical origin as the natural way of describing persons of African and European origin. With other groups such as East and South Asians this is not the case. Fanon wrote as much: 'What is important to us here is to show that with the Negro the cycle of the *biological* begins' (*BSWM*, 161). In this regard, Fanon's ideas and musings in *BSWM* are still relevant in the twenty-first century. The language that Europe imposed on Africa from the sixteenth century onward still traps the African principally at the level of the biological. The intellectual foundations for this are to be found in the various writings of writers such as Compte de Gobineau, Blumenbach, and Agassiz. The final assessment is that Fanon as psychiatrist was well equipped with the clinical tools to explore the concept of race not only at the material but also at the psychiatric level.

Fanon's skills as clinical analyst served him in good stead as he observed the psychological impact of colonialism, specifically on the Algerian psyche. Fanon's text *A Dying Colonialism (ADC)* testifies to this. French colonialism effectively challenged the patriarchal structure of the Algerian family, leading to psychological stress on the part of the colonised. Fanon's many case studies testify to this. The chapter 'Algeria Unveiled' explores the structure of Algeria's patriarchal Muslim society, according to which the adult female plays a specific role first as daughter and then as wife. Fanon's clinical analyses revealed the complexities of this situation. In this regard, colonialism can often be viewed as a form of 'creative destruction'. The following passage more or less sums up the dynamics of anti-colonialism: 'The veil was worn because tradition demanded a rigid separation of the sexes, but also because the occupier [was?] *bent on unveiling Algeria.* In a second phase, the mutation occurred in connection with the Revolution and under special circumstances. The veil was abandoned in the course of revolutionary action' (*ADC*, 63).

It is Fanon's final work, *The Wretched of the Earth (WE),* that establishes him, however, as arguably the major intellectual and activist for Africa's anti-colonial struggle. The text deals essentially with the phenomenology of colonial domination. At some point in time, as Fanon observed, there will be rising violence. In Fanon's language, the struggle is always that of the 'native confronting the settler'. But within the anti-colonial struggle itself there is the internal problematic of the urban versus the rural. Fanon writes: 'The overwhelming majority of nationalist parties show a deep distrust toward the people of rural areas. The fact is that as a body these people appear to be bogged down in a fruitless inertia' (*WE,* 109). Yet the peasants have an important role to play given that they are often the most exploited of the colonised people (*WE*, 131).

A key argument of *WE* is expressed in the chapter titled 'The Pitfalls of National Consciousness', in which, in soothsayer fashion, Fanon intuits the aftermath of the anti-colonial struggle. National consciousness, rather than being the expression of the liberation of the people as a whole, becomes a 'crude and fragile travesty of what it might have been' (*WE*, 148). For the new political ruling groups, 'nationalization quite simply means the transfer into native hands of those unfair advantages which are the legacy of the colonial period' (*WE*, 152). This new bourgeoisie is of the parasitical comprador type whose 'innermost vocation seems to be to keep in the running and to be part of the racket' (*WE*, 150). Fanon's prescient analysis points to the genesis of the political and economic problems now plaguing Africa. Bourgeois nationalism then seeks to protect its class interests by forging a neocolonial pact with the erstwhile coloniser. This is the genesis of what is commonly known as 'neocolonialism'. In its scramble to garner the trinkets, baubles, and luxury items of Euro-Asian capitalism, ethnic and faux-religious factors – already exploited by colonialism – are brought into the neocolonial equation. Under such circumstances, there is no time or thinking for development. Africa is still mired in underdevelopment, trapped as it is in the negative aspects of Ricardian comparative advantage. The negative aspects of such a state of affairs have been amply explored by Erik Reinert (2007) in his text *How Rich Nations Got Rich and Why Poor Nations Stay Poor.* In an atmosphere of globalisation, the Ricardian comparative advantage mantra translates into the cheap agricultural goods produced by Africa's workers and peasants being exported and exchanged for the finished technologically produced goods for the urban classes that could afford them. The perennial question ever since independence has been how to break through Africa's present political and economic impasse. The details of such a situation are clearly expressed in the UNDP's annual Human Development Index metrics, where most nations of Africa occupy the tier of the least developed countries.

The root cause of the present stasis of underdevelopment lies with Fanon's post-colonial bourgeoisie, which in cynical fashion has excised from Africa's memory bank the purveyors of the ideas that set in motion the anti-colonial struggle. These individuals paid the ultimate sacrifice for the anti-colonial cause. Mostly forgotten are the names of Lumumba, Moumie, Mondlane, Cabral, and others. There are also neocolonial centripetal forces that are always on the alert to extirpate attempts to break free from the present impasse. The fates of the late Thomas Sankara and Muammar Gaddafi testify to this. Yet it is authors like Leo Zeilig who, more than fifty years after Fanon's death, continue to recognise the significance of the singularity of his activist and intellectual life. Zelig's biography of Fanon is more than worth the read.

References

Fanon, Frantz, 1967, *Black Skin, White Masks,* New York: Grove Press.

Fanon, Frantz, 1965, *A Dying Colonialism,* New York: Grove Press.

Fanon, Frantz, 1961, *The Wretched of the Earth*, New York: Grove Press.

Reinert, Eric, 2007, *How Rich Nations Got Rich and Why Poor Nations Stay Poor*, New York: Public Affairs.

Music for the Gods

Sanya Osha

Yoruba Music in the Twentieth Century: Identity, Agency, and Performance Practice

by Bode Omojola

University of Rochester Press, 2014, 296 pages, $ 39.95 paperback

ISBN: 978-1580464932

During the 1980s, ethnomusicological literature focused extensively on the problematics of identity in the analysis of music and performance practice. In conceptual terms, Bode Omojola, in *Yoruba Music in the Twentieth Century: Identity, Agency, and Performance Practice*, does not entirely chart a new course diverging from the presuppositions of, for want of a better term,this paradigm. However, his deep and broad knowledge of Yoruba culture and music forms lends a resonance that can be considered to be a departure from, or even at other moments, a transcendence of, to employ an alternative designation, the framework. He is certainly an insider in relation to Yoruba culture and language and, as a trained ethnomusicologist with an anthropologist's outsider's eye, he is able to generate a welter of perspectives that grant his work a certain degree of magisterial authority.

Traditionally, the Yoruba ethnic group is found in southwestern Nigeria and in parts of the Benin Republic and Togo. Within the group, there are distinct sub-ethnicities such as the Ekiti, Ijesa, Igbomina, Egbado, Oyo, Ijebu, Okun, etc. In Nigeria, the Yoruba can be found in Lagos, Oyo, Osun, Ekiti, and Ondo states; they also reside in parts of Kwara, Kogi, Edo and Delta states. In the African diaspora, through the dispersal caused by the Atlantic slave trade, they thrive in Brazil, Cuba, Trinidad and Tobago, Haiti, Jamaica and other countries in the New World.

The Yoruba and West Africans in general created what scholars have labelled as 'the wonderful West African drum language' (p. 5), which among the Yoruba is evident in the mastery of the *dundun* (an hourglass-shaped drum) ensemble comprising the *iyailu* (the lead drum) and the *aguda* and *kanango* (support drums).

The *sekere* (gourd rattle) is another prominent musical instrument used by traditional Yoruba musicians. In Yoruba drumming, there is *enaanbata*, described as 'a form of coded speech used exclusively by *bata* drummers' (p.6); this further strengthens claims regarding the inimitability of West African drum language.

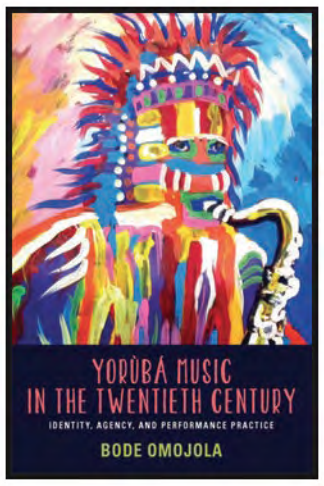
Historically speaking, Ayanagolu is known as the first Yoruba drummer and enjoys a lofty status as the patron-saint of all Yoruba drummers. Yoruba deities (*orisa*) have a powerful connection to music and indigenous Yoruba drums and the music they produce are deemed sacred. Each major deity such as Olodumare (master of the universe), Obatala (arch-divinity and deputy of Olodumare), Orunmila (god of divination and knowledge) and Esu (god of the crossroads) is usually honoured with distinct drum texts.

Originally, *bata* drummers played only sacred music meant for the exultation of the deities, unlike their *dundun* counterparts, who were more secular-minded and hence more closely associated with the concept of *alujo* (drumming for enjoyment), which in modern times has defined the trajectory of indigenous Yoruba drumming.

Yoruba drummers also perform at colourful *egungun* festivals (symbolic masquerades that exemplify the link between the living and the dead) as part of the rituals and responsibilities of sacred performance. Alaafin Ogbolu, the monarch of Oyo, relaxed the injunctions regarding sacred performance and music when he allowed musicians to play outside the palace in the first quarter of the seventeenth century. This in turn led to the emergence of the *alarinjo* (minstrelsy) tradition of performance.

In differentiating the contrasting styles of *bata* and *dundun* drummers, Omojola points out that

> 'the status of the bata as a source spiritual energy is often contrasted with the entertaining role of its sister drum, the dundun, which is viewed by many bata drummers as the instrument of *igbadun* (enjoyment), a reference to the prominence of the dundun in social ceremonies. This view also carries an implicit notion that dundun drumming is less difficult to master than bata drumming' (p. 22).



However, it is also explained that *bata* drums lack the 'tone-producing mechanism and are therefore unable to properly imitate the inflectional patterns of the Yoruba language. Yoruba people often distinguish between these two performance qualities by referring to the bata as a stammering instrument (*akalolo*)" (p. 23). On the other hand, the *iyailu* of the dundun is able to speak intelligibly without stuttering or emitting a staccato effect. In spite of its reputed stutter and rarified status, the *bata* is regarded as king among other instruments such as *koso, dundun* and *sekere*. Nonetheless, Omojola concludes that 'the marginalization of the religious contexts of bata performances in modern Yoruba society, and the limited tonal capability of the instrument have posed a considerable challenge to the practice of bata drumming in the past century' (p. 31).

Christopher Waterman has been quite significant in studying the connections between the social function of music and the gradations and contours of identity. In this regard, his instructive essay, 'Big Man, Black President, Masked One: Models of the Celebrity Self in Yoruba Popular Music in Nigeria' (2002) provides a crucial angle for reading, understanding and debating Omojola's work. For instance, both Waterman and Omojola devote considerable attention to Lagbaja, the eclectic masked Nigerian musician whom Waterman eulogises for his creative syncretism and artistic versatility. But Lagbaja's *gbedu* (the nearest translation would be 'groove') is, to say the least, a trifle contrived and appears to surface from a place of artifice rather than from a well of genuine feeling or perhaps even potent inspiration. It is difficult to escape the nagging thought that the musicological studies devoted to his work might have been more appropriate for musicians of the calibre of Rex Jim Lawson, the great Yusuf Olatunji or Orlando Owoh.

Lagbaja undoubtedly draws copiously from diverse music forms: highlife, Afrobeat, fuji, juju and bits of African American funk, but the point is the degree of digestion of these various forms to create a compelling and authentic musical identity- rather than an unconvincing or half-done brew. Indeed, Lagbaja's *gbedu* does not seem well-done and it often feels dilettantish. He may have all the right ideas but his groove does not attain the level of depth and conviction to produce the necessary blend.

Two major drawbacks can be discerned in Lagbaja's art. The first relates to the off-putting clownishness of his voice, which is mostly counter-productive rather than acting as a farcical or comic relief. The second, which has already been noted, is his inability to make the diverse elements of his music meld into an organic *gbedu*. And so we are left with a sense of incompleteness and are forced to ponder a question: is this really serious? Lagbaja's perennial jokiness glosses over this fundamental dilemma.

Time and again, one finds that Lagbaja's work, in spite of its impressive aesthetic accoutrements, seldom succeeds in proving his authenticity. For instance, the employment of *egungun* masks is merely a pretense to art instead of the heart-felt realisation of its cultural and spiritual potentials.

Although he does not openly admit to it, Fela Anikulapo-Kuti is the sort of artist Lagbaja would have liked to be but obviously can't be, and it is difficult to imagine why he is given such elaborate academic attention. Omojola could have better directed his attention to such artists as Ebenezer Fabiyi Obey (aka Chief Commander Ebenezer Obey), Sunday Aladeniyi (aka King Sunny Ade) and Sikiru Ayinde Barrister and the aforementioned Yusuf Olatunji.

However, Omojola devotes well-deserved attention to *waka*, a Yoruba indigenous genre, due to its relevance to Islamic traditions and community leadership structures and figures. *Waka* has arguably limited revolutionary potentials both in terms of form and content as dispensing eulogy is a notable generic trademark. By extension, it is also easy to understand why indigenous Yoruba genres such as *fuji* and *juju* which also trade in panegyrics undercut their potential for social and aesthetic reform in a manner that is evident in, for instance, Fela Anikulapo-Kuti's Afrobeat. Such musical forms (*fuji* and *juju*) derive their strength, appeal and longevity from the stability of the socio-economic order established by the Yoruba elites. The relationship maintained with social and economic elites by topnotch *fuji* and *juju* musicians may also be a cause of cultural stasis and may indeed prevent radical aesthetic transformation.

Omojola devotes only a few brief paragraphs to the genius of Haruna Ishola, who was undoubtedly a master of his art. Ishola certainly deserves more posthumous recognition than his work currently enjoys after he passed away in 1983. Indeed, his work would typify what fully realised indigenous Yoruba would be: rich, intricate and magisterial in a way that deeply connects with the history, culture, language and aspirations of the Yoruba people.

On another level, Omojola dwells more extensively on Fela Anikulapo-Kuti. However, the question of Kuti's status as an exemplar of Yoruba music is quite problematic. True enough, Kuti's music employs facets of indigenous Yoruba drumming to lend Afrobeat – the genre he single-handedly created – its inimitable cadences, textures and character. But the form also draws generously from African-American jazz and funk which ultimately inflect it with an unmistakable cosmopolitanism as opposed to the self-contained cultural microcosms of, say, *juju, sakara, fuji* or *apala*. Indeed, it can be argued that it is this distinctive cosmopolitanism that primarily accounts for his current popularity as a veritable icon of world music.

Coupled with this is his powerful iconoclasm, which rather than reinforce traditional Yoruba cultural values departs from them. This is why I would argue that Kuti can be rather problematic as an unquestionable beacon of Yoruba music in the narrow understanding of the term. However, this is a point Omojola hardly contemplates.

Also, Kuti alienated the political and military establishments through constant verbal abuse and direct confrontation. His approach could not have led to the transformation of decayed and malfunctioning sociopolitical order due to its often unduly vituperative manner.

Instead, Kuti's methods could only have courted violent reprisals in the way they did. Inherent in indigenous Yoruba culture are powerful resources of satire, conceit, doublespeak and chameleonic invective which could be deployed for subversive political activity. But Kuti chose to ignore them and instead adopted what may, in many instances, be regarded as the rights-based conception of Western democracy and traditions of social activism.

Kuti may also have been a staunch pan-Africanist but he appeared to be a less than faithful adherent of Yoruba culture. So it is sometimes difficult to think of him as a worthy proponent of it. First of all, from the early 1970s onwards, he used Yoruba language only sparingly in his increasingly complex compositions and opted instead for Nigerian/West African pidgin. However, the Yoruba language is probably the most suitable medium in which to explore and imbibe the rich cultural lore, history, mores and various traditions of the people.

True, Kuti's singing was largely informed by the call-and-response format of age-old African traditions of song but there are other equally powerful characteristics that Kuti failed to explore fully or even at all, such as indigenous Yoruba chanting, aphorisms, proverbs, incantations, the *oriki* (praise songs) and the general construction of community through artistic consensus-building. Kuti's approach to consensus-building was marked by a strident individualism and eccentricity that were also evidently selective in favouring the socioeconomic dropouts and cultural renegades that converged around him, often to his enormous detriment. [For a more extended treatment of this subject, see: Sanya Osha, 'Fela Anikulapo-Kuti: Musician or Ideologue?', *Africa Review of Books*, Volume 9, Number 1 (March 2013).]

Pidgin, Kuti's chosen medium of expression is also not the best site to search for the richness of Yoruba culture as it is arguably a product of the odious colonialism Kuti denounced. While pidgin serves as a dialect of linguistic resistance to European colonisation, and is also a modern adaptation to it, more importantly, it can also be regarded as a direct reflection of it: an often well-aimed vulgarisation of European languages – primarily English and Portuguese – and Nigerian languages through a continual re-configuration of (de)colonised linguistic subjectivity. The speaker of pidgin thus becomes a new subject of both modernity and colonialism while at the same time grappling for treasured fragments of a supposedly unalloyed precolonial heritage.

Tropes of hybridity, mimesis and re-invention are what mediate the consciousness of the speaker of pidgin. So, rather than a nostalgic return to one's cultural roots, what can be accomplished is a new subjectivity that draws more from the new rather than the old. And perhaps without fully understanding the gravity of his language choice, Kuti was departing from an authentic African ethos in which linguistic resistance coupled with personal idiosyncrasy led to the creation of a new subjectivity that would always be difficult to replicate due to its extreme iconoclasm.

Both Waterman and Omojola use the terms 'bourgeois' and'radical' to describe Kuti and both descriptions paradoxically ring true. However it is sometimes difficult to imagine him being purely 'bourgeois' as he consistently articulated the interests, experiences and aspirations of the downtrodden, the caveat being that his charismatic heroism also set him apart. His radicalism, on the other hand, is quite self-explanatory as it evidently stems from his trenchant sociopolitical critique.

It is quite remarkable that the Yoruba have been able to develop powerful music genres drawing from indigenous, Islamic and Christian/modern influences. These forms, notably *sakara, apala, fuji, juju, waka* and Aladura church music, are marked by distinct histories, patterns, accents and tendencies and together display a heterogeneous musical palette. Apart from attesting to a diverse cultural background, they also provide eloquent testimonies of historical, political and sociocultural evolution. And for aspiring musicians who are also keen students of Yoruba cultural history, there are always more than enough resources from which to draw sustenance and inspiration. This much can be gleaned from Omojola's thought-provoking book.

Unlocking the Ethiopian Paradox

Bahru Zewde

Understanding Contemporary Ethiopia

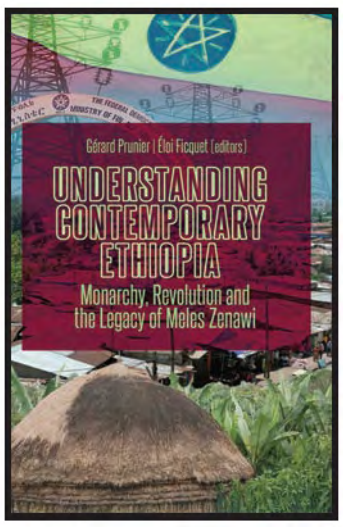
by Gérard Prunier and Eloi Fiquet, eds.

Hurst & Company, 2015, 521 pages, £19.99, ISBN: 9781849042611

Many have been the moments in history when Ethiopia attracted more than its fair share of global attention. In 1896, it astounded the world by coming out victorious over the Italian invading forces, thereby reversing in emphatic fashion the tide of colonial rule. In 1935, it evoked worldwide solidarity as the first victim of the Fascist aggression that was to evolve four years later into the conflagration of the Second World War. In 1984, a devastating famine moved the world into a massive show of solidarity through mobilization for relief and an iconic song involving almost all the known pop stars. Nowadays, the country is lauded as one of the fastest growing African economies, even if its human rights record is not without blemishes.

Just as it has evoked popular interest over the decades, Ethiopia has been the subject of scholarly attention since at least the nineteenth century. It is one of the few countries that have been the object of triennial international conferences. Appropriately enough in view of the pre-eminent position of Italian scholars, the first of the series was held in Rome in 1959; the 19th took place in Warsaw in 2015. As the editors note at the beginning of the volume, it also has the rare distinction of being the subject of a five-volume encyclopaedia (*Encyclopaedia Aethiopica*) dedicated to almost everything that pertains to it.

Yet, all the above notwithstanding, Ethiopia remains a paradox, a land of contraditctions. Controversy has been the hallmark of its history. The founder of modern Ethiopia, Emperor Menelik II (r. 1889-1913), was as much admired by Pan-Africanists and venerated by Pan-Ethiopians as he has been detested by the spokespersons of submerged nationalities. Emperor Haile Sellassie (r. 1930-1974) had been the object of global adulation since his historic and prophetic speech at the League of Nations in 1936. Yet, he became the target of virulent student protests that eventually cost him his throne in 1974. His eventual successor, Mengistu Haile Mariam, much as his followers admired his ruthless leadership, has come down in history as the architect of a terror that wiped out a generation. Finally, Meles Zenawi, the person who has left his indelible imprint on contemporary Ethiopia, has had his equal share of admirers and detractors.



Given this historical backdrop, it is not easy to come out with a balanced account of the history, politics and economics of the country. Marshalling the expertise of a number of scholars, the editors have succeeding in doing that to a considerable degree. The country's demographics, religious distribution, the forging of the modern empire-state, the defining nature of the 1974 revolution, the growth of regional and ethno-nationalist insurgency in the north, the controversial experiment in ethnic federalism since 1991, the vexed question of elections, the country's emergence as a regional hegemon, its much-vaunted economic performance, the evolution of the capital Addis Ababa, and the personality and legacy of Meles Zenawi are all treated in sixteen well-researched chapters. A generous supply of good quality maps helps to illustrate the narrative considerably. As the editors themselves acknowledge, what is missing is a treatment of the cultural scene.

A collection of this nature is bound to be not so easy to review as the chapters have varying levels of expertise and erudition, not to speak of objectivity and conscientiousness. But, with the exception of one or two chapters, the overall result is the production of a work that could serve as a handy companion to all those who wish to understand contemporary Ethiopia.

Appropriately enough, the work begins with the demographic shape of the country. The population is treated under six categories: the Habesha or Abyssinian core, the Oromo, the pastoralists of eastern Ethiopia, the ethnic 'mosaic' of the Southern Region, peoples of the south-western borders, and peoples of the western borders. A final section treats what the authors have called 'Ethiopians on the move', i.e. the ever-growing Ethiopian diaspora. While the content under each category is rich and informative, the categories themselves are problematic. Sections of the Oromo as well as the Gurage could easily be regarded as being part of the Abyssinian core, probably more than the Harari, who are treated as an urban enclave within that core. In light of this, one wonders whether it would not have been more scientific to stick to the time-honoured linguistic classification of the peoples of Ethiopia – the Semitic, the Cushitic, the Omotic and the Nilo-Saharan.

Religion has been a defining element of Ethiopian life. Christianity was introduced in the early fourth century, much earlier than in some parts of Western Europe. The Ethiopian Orthodox Church, member of the Eastern Orthodox brand that has held sway in Russia, Eastern Europe and the Middle East, has been the prevalent form of religious affiliation for centuries. It inspired some of the enduring architectural legacies of the country. It was also the repository of advanced forms of ecclesiastical art and illuminated manuscripts of artistic and historical value. Buttressed by the state, it served at the same time as its propaganda arm. It was also the state that finally resolved in 1878 the doctrinal controversies that had threatened to tear it apart. Administratively, the Church remained subservient to the Coptic Church based in Alexandria (Egypt), which had invested itself with the authority to appoint the head of the Ethiopian Orthodox Church, the *abun*. This state of affairs persisted until 1959, when the Ethiopian Church became autocephalous with the consecration of Abuna Baselyos as the first Ethiopian Patriarch. In the wake of the 1974 Revolution, the Church was disestablished, forfeiting its privileged status and the huge revenue it used to get from its landed property. But, as the relevant chapter in the book under review clearly shows, the state continued and still continues to monitor closely its

activities, notably the appointment of the patriarch.

Islam, to which some 34 per cent of Ethiopians currently adhere, first came to Ethiopia even faster after its birth than Christianity did. The persecuted followers of the Prophet Mohammed sought and were granted asylum in Ethiopia. Widespread conversion, facilitated through trade rather than imposed by the sword, had to wait until the beginning of the second millennium, however. The royal patronage that the Church enjoyed throughout the centuries meant that Islam and Muslims remained largely marginalized. As in all other spheres of life, the 1974 Revolution changed this situation, Islam being granted an equal status and the three major Muslim holidays being declared national holidays. In more recent times, official recognition has graduated into revivalism and accommodation has given way to confrontation. Rather crude government efforts to contain Islamic radicalism have ushered in a period of uncertainty and instability.

Orthodoxy has not been the only brand of Christianity in Ethiopia. Both Catholicism and Protestantism have deep roots. The former goes back to the late sixteenth and early seventeenth century, when a reigning monarch's ill-considered attempt to convert to it unleashed a ferocious civil war, culminating in the monarch's abdication and a ban on Catholic missionaries that lasted some three centuries. In the nineteenth century, in tandem with developments elsewhere in Africa, there was an influx of both Catholic and Protestant missionaries and the conversion of a large number of Ethiopians to both denominations. Catholicism had its stronghold in parts of northern and eastern Ethiopia while Protestantism came to prevail in the western and southern parts. The pertinent chapter in the book, concentrating as it does on the Pentecostal brand of Protestantism, hardly does justice to this longer and much more nuanced history. Even more disturbingly, Pentecostalism tends to be equated with Evangelism. Neither Qes Gudina Tumsa nor Radio Voice of the Gospel had anything to do with Pente. The Pente may have been the loudest and most sensational brand; but they have certainly not been the most significant in the long durée.

As so often, it is the political realm that would attract the reader's greatest attention. And the volume under review does not disappoint in this regard. Modern Ethiopian history, which historians agree starts with the coronation of Emperor Tewodros II in 1855 and attains its dénouement with the eruption of the 1974 Revolution, is dominated by four personalities: Tewodros, Yohannes, Menilek and Haile Sellassie. Two carefully and competently crafted chapters bring out the highlights of their reigns. Tewodros was a child of the Zamana Masafent (conventionally translated as the 'Era of the Princes') but ultimately proved its antithesis. The unification under a powerful monarch of the fragmented provinces and the modernization of the country became his overriding ambition. In the end, in practical terms, he failed in both. His heavy-handed approach bred widespread rebellion, leaving him isolated when British troops invaded his realm in 1868. That invasion itself was precipitated by his detention of all the available foreigners in his country, including the British consul, in a fit of indignation at the lack of response to his letter to Queen Victoria.

The struggle for succession that ensued was not finally resolved until 1878 when Menilek, who had harboured his own imperial ambitions, finally acknowledged the suzerainty of Yohannes, who had ascended the throne in 1872. Contributing in no mean measure to Yohannes's ascendancy was the resounding victories that he scored against the invading Egyptian forces in 1875 and 1876. The Egyptian military incursion, frustrated though it was, was the harbinger of even more serious external threats. These had principally two components: confrontation with the Mahdist state in the Sudan and the more enduring threat of Italian colonial ambitions. The landmark year for both was 1885, when Ethiopian forces clashed with the Mahdists for the first time and the Italians acquired the port of Massawa, a major foothold from which they propelled themselves onto the Ethiopian highlands. The clash with the Mahdists attained its climax in the Battle of Matamma (9 March 1889), which claimed the life of Emperor Yohannes and thereby paved the way to the Italian occupation of the highlands. Barely a year later, the Italians proclaimed their colony of Eritrea, opening a contentious chapter in the history of the region that has not yet been closed.

In the end, Menilek proved to be the most successful of the nineteenth century monarchs. His submission in 1878 was in effect a blessing in disguise. For he could concentrate on the expansion of his realm to the less contested southern half of the country. In a series of dazzling military campaigns that combined force with diplomacy, he was able not only to extend the frontiers of his kingdom but also to accumulate the resources that made his eventual succession to the throne a foregone conclusion. Ethiopia as we know it today is largely an outcome of those campaigns. But, he also had to grapple with the legacy of Italian colonial intrusion. In his struggle for imperial power, he had befriended the Italians. That was the genesis of the Treaty of Wichale that he signed with them in May 1889. By that treaty, he had recognized a great deal of their territorial acquisitions in Eritrea. But the Italians wanted more. On the basis of their interpretation of the Italian version of the treaty, they claimed a protectorate over Ethiopia. That naturally was unpalatable to Menilek. The outcome was the historic Battle of Adwa (1 March, 1896), when Ethiopian forces scored a victory over the Italians that reverberated around the world. That victory guaranteed Ethiopian independence and branded Ethiopia as a symbol of freedom and dignity for the black race as a whole.

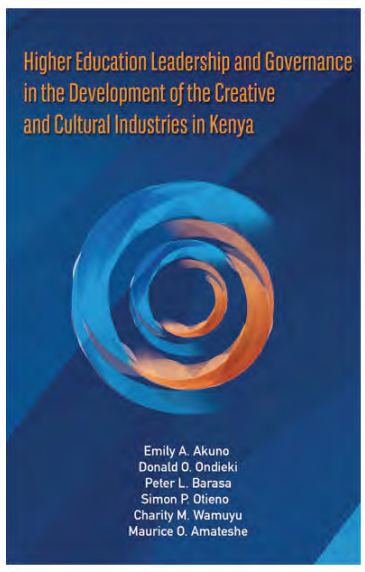
Haile Sellassie is probably the one name that has been so readily identified with Ethiopia in the public imagination. He presided over Ethiopian politics for over half a century: as heir to the throne and regent from 1916 to 1930 and as emperor from 1930 to 1974 (with the brief interregnum of Italian occupation, 1936-1941). He burst onto the global stage in 1924 when he made an unprecedented tour of Europe. But the image that has remained engraved in the public mind is his dignified and prophetic speech at the League of Nations in June 1936, some two months after he had been forced into exile following the Fascist Italian invasion. The modernizing measures that he took from early on, including the granting of the country's first constitution in 1931, were primarily aimed at creating the unitary state that had first been kindled in the mind of Tewodros. The centralization of administration and the personal concentration of power that this process entailed ultimately proved the emperor's – and his dynasty's – undoing. The first signal of trouble came in December 1960, when the commander of his own Bodyguard led an abortive coup d'etat. Sustained and militant student protests and Eritrean insurgency triggered by the abrogation of the 1950 UN resolution that had federated the former Italian colony with Ethiopia culminated in the 1974 Revolution.

The revolution started as a popular upsurge in February 1974. Ultimately, however, power fell into the hands of a group of junior and non-commissioned officers known as the Derg, Amharic for Committee. It was this group that deposed the emperor in September 1974 and introduced a series of radical measures, including the nationalization of land in March 1975. Its seizure of power, though inevitable under the circumstances, was depicted as usurpation by sections of the civilian Left, notably the Ethiopian People's Revolutionary Party (EPRP). A period of tense confrontation snowballed into a period of blood-letting with few parallels in Ethiopian political history. In characteristic Leninist parlance, these acts of mutual extermination were christened 'White Terror' and 'Red Terror'. Ultimately, the Derg came out victorious and, taking the garb of the Left that it had liquidated, it formalized its consolidation of power with the proclamation of the Workers Party of Ethiopia (WPE) in September 1984 and the People's Democratic Republic of Ethiopia (PDRE) in September 1987.

The Derg's consolidation of power proved short-lived, however. Barely four years after it attained the pinnacle, it was dislodged by the combined onslaught of insurgent forces in northern Ethiopia. The Eritrean insurgency started in 1961, a year before the abrogation of the UN-sponsored federation. It was initially led by the predominantly Muslim Eritrean Liberation Front (ELF). But that organization was eventually superseded by the predominantly Christian Eritrean People's Liberation Front (EPLF), which was the organization that finally entered Asmara, the Eritrean capital, in May 1991 following a series of spectacular victories over the Ethiopian military. Simultaneously, another insurgent force, the Ethiopian Peoples' Revolutionary Democratic Front (EPRDF), seized power in the Ethiopian capital. This was a coalition spearheaded by the Tigray People's Liberation Front (TPLF), which had arisen on the fringes of the Ethiopian student movement and started armed struggle in 1975 on an initial agenda of independence for the northern Ethiopian province of Tigray. Contributing to its success was the fact that the Derg, which focused its attention on what it considered to be the principal danger (i.e. the EPLF), had underestimated its potential threat. Initially, TPLF had a rather ambivalent relationship with the EPLF. But, after 1985, the two organizations put aside their differences, at least temporarily, and acted in concert to remove the Derg regime. Those differences flared up once again in 1998 when the two countries were plunged into a devastating (and senseless) war that cost so many lives and enormous resources.

EPRDF has been at the helm since 1991 and its tenure has had a mixed reception. As so often in Ethiopian history, foreign observers have tended to be more charitable in their assessment than Ethiopian citizens. Five chapters in the volume examine various facets of the EPRDF regime: its controversial experiment in ethnic federalism (arguably one of the best chapters in the book), its dubious record on parliamentary elections, Ethiopia's emergence as a regional hegemon, the contradiction between its much-vaunted double-digit economic growth and the persistence of abject poverty, and the highly contentious personality of its leader, Meles Zenawi. The last item is undoubtedly the most difficult and the author has no pretension of delivering a final verdict, preferring to present the piece as 'a historical essay', 'a philosophical musing'. The picture that he draws for us is one of a 'supreme tactician' who was faced with the stark choice 'between an authoritarian order and the danger of state dissolution'.

As already indicated above, the volume constitutes a useful handbook for those who wish to understand contemporary Ethiopia, as its title promises. If there are to be any future editions of the book, however, some chapters have to be revisited. This review has underscored the seminal importance of the 1974 Revolution to understand contemporary Ethiopia. Yet, the chapter that is devoted to it is marred by many factual and chronological errors – too many to enumerate in a review of this nature. Likewise, if to a lesser degree, the chapter on the 'Eritrean Question' also needs a close second look. Addis Ababa, which has evolved into an African metropolis, also deserves a much more thorough and comprehensive treatment. The overlooked cultural section in this volume has to be filled in. After all, Ethiopia is known not only for its leaders – from Menilek to Meles – but also for its athletes – from Abebe Bikila to Haile Gebre Sellassie, from Terunesh Dibaba to Genzebe Dibaba. If such rectifications are made, the volume has the potential of being an even more useful handbook than it currently is.

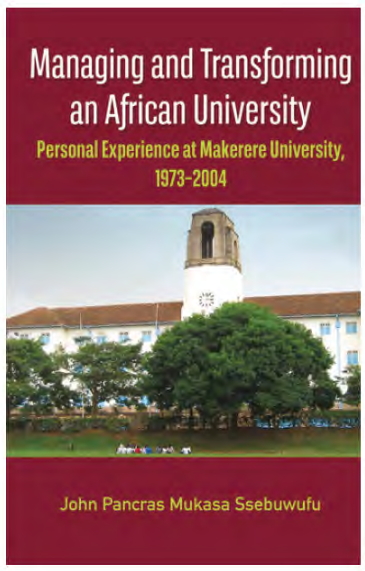


Higher Education Leadership and Governance in the Development of the Creative and Cultural Industries in Kenya

Emily Achieng', Donald Otoyo, Peter L. Barasa, Simon Peter, Charity Muraguri Wamuyu and Maurice Okutoyi Amateshe

The role of higher education in establishing structures and procedures in society and industry is clearly articulated in scholarly discussions. The narrative has recently taken a new momentum in Kenya with the acknowledgement of the creative industry, a field that involves many youth, as an area that impacts on the economy. In unravelling the link between higher education and industry, the authors focus on leadership and governance in higher education and its expected and perceived contribution to the shaping of the creative industry. Through analysis of five cases, the authors interrogate the processes and structures that govern the teaching and practice of the creative subjects, noting how these affect the creative industry in Kenya. This book approaches the creative disciplines from the perspectives of the students, lecturers and university administrators. The three voices provide a balanced view of what higher creative arts education in Kenya is. The multiple authorship of the book further provides a balanced account of the development of these disciplines in higher education, and their growth in industry. The key concepts here are the development of the creative industry and how higher education should contribute to the same.

ISBN: 978-2-86978-717-9 **Pages: 244**



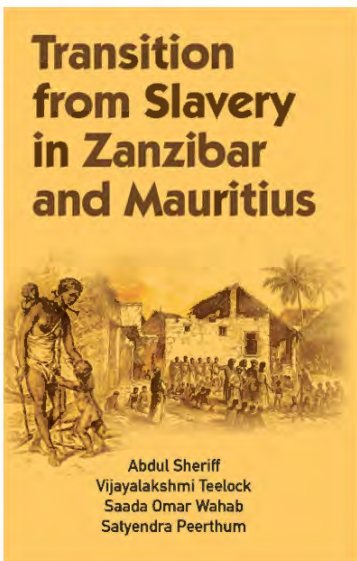
Managing and Transforming an African University

A Personal Experience at Makerere University, 1973–2004

John Pancras Mukasa Ssebuwufu

Makerere is one of the oldest and most enduring African educational institutions. Initially established in 1922 as a technical school by the Department of Education under the British Protectorate Government, and converted to a university in 1970, it has survived many odds and emerged as a true centre of academic excellence whose impact extends far beyond the borders of Uganda and Africa. Makererians are found all over the world, many with successful careers. The institution has provided Uganda, East Africa, Africa and the world with high quality professionals in such fields as Medicine, Engineering, the Arts and the Sciences. This book chronicles the experience of Makerere University's eighth Vice Chancellor; a former student and one of the institution's longest-serving members of staff. It provides a vivid account of his stewardship, over a period of three decades from 1973 to 2004, and highlights the challenges of managing an African university. The book is a rich historical document and a valuable educational material.

ISBN: 978-2-86978-716-2 **Pages: 808**

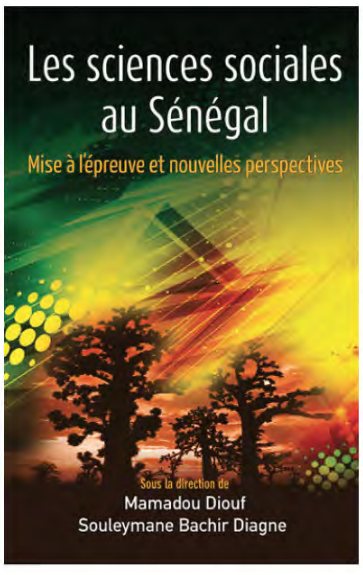


Transition from Slavery in Zanzibar and Mauritius

Abdul Sheriff, Vijayalakshmi Teelock, Saada Omar Wahab and Satyendra Peerthum

This book presents a comparative history of slavery and the transition from slavery to free labour in Zanzibar and Mauritius, within the context of a wider comparative study of the subject in the Atlantic and Indian Ocean worlds. Both countries are islands, with roughly the same size of area and populations, a common colonial history, and both are multicultural societies. However, despite inhabiting and using the same oceanic space, there are differences in experiences and structures which deserve to be explored. In the nineteenth century, two types of slave systems developed on the islands – while Zanzibar represented a variant of an Indian Ocean slave system, Mauritius represented a variant of the Atlantic system – yet both flourished when the world was already under the hegemony of the global capitalist mode of production. This comparison, therefore, has to be seen in the context of their specific historical conjunctures and the types of slave systems in the overall theoretical conception of modes of production within which they manifested themselves, a concept that has become unfashionable but which is still essential. The starting point of many such efforts to compare slave systems has naturally been the much-studied slavery in the Atlantic region which has been used to provide a paradigm with which to study any type of slavery anywhere in the world. However, while Mauritian slavery was 100 per cent colonial slavery, slavery in Zanzibar has been described as 'Islamic slavery'. Both established plantation economies, although with different products, Zanzibar with cloves and Mauritius with sugar, and in both cases, the slaves faced a potential conflictual situation between former masters and slaves in the post-emancipation period.

ISBN: 978-2-86978-680-6 **Pages: 180**



Les sciences sociales au Sénégal

Mise à l'épreuve et nouvelles perspectives

Sous la direction de Mamadou Diouf et Souleymane Bachir Diagne

La rencontre qui s'organise en ce livre de disciplines et thématiques diverses manifeste le mouvement, aujourd'hui, de la recherche académique en sciences sociales au Sénégal. Différentes ethnographies et sociologies, spécifiques à chaque situation examinée, sont présentées dans les textes ici réunis, qui inaugurent et affichent, tout à la fois, une conversation autant soucieuse de précision empirique qu'attentive aux problématiques théoriques, épistémologiques et méthodologiques. Ainsi, dans leur manière de restituer avec rigueur aussi bien la diversité des communautés et des acteurs que la complexité des situations et des thèmes examinés, les différents chapitres ont valeur d'exemplaires. La cohérence de l'ouvrage tient aux procédures mises en oeuvre dans chaque contribution : la collecte la plus complète et la plus rigoureuse possible des ressources documentaires disponibles ; leur traitement en recourant aux théories et méthodes scientifiques, quantitatives et qualitatives les plus éprouvées et, finalement, une présentation claire et précise des résultats obtenus. Aucune ne s'enferme dans une réflexion exclusivement académique. Le souci de trouver des solutions pratiques aux problèmes examinés est fortement présent. Chaque texte est exemplaire en ce sens qu'il propose un exemple de ce que sont aujourd'hui les humanités et les sciences sociales sur notre continent lorsqu'elles sont attachées à penser les devenirs à l'oeuvre dans la modernité africaine, sénégalaise plus particulièrement. C'est à ce titre qu'ils se font écho dans leur manière de proposer, ensemble, un profil de cette modernité en mouvement.

ISBN : 978-2-86978-709-4 **Pages : 264**

Living with the Lord's Resistance Army

Pamela Khanakwa

I am Evelyn Amony: Reclaiming My Life from the Lord's Resistance Army

by Evelyn Amony (with an edited introduction by Erin Baines)

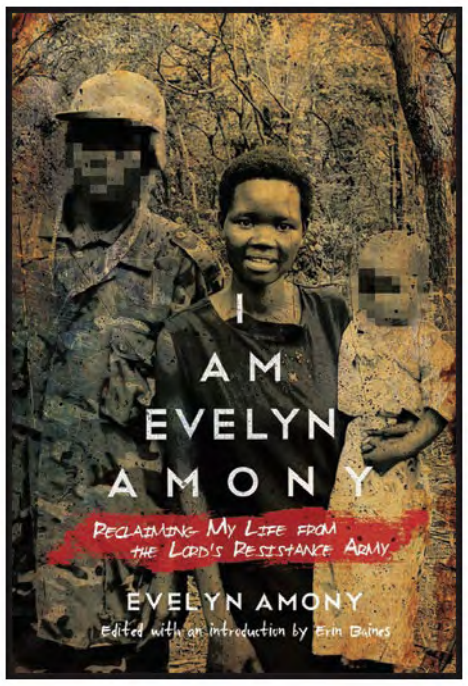
University of Wisconsin Press, 2015, 182 pp., US $ 26.95,
ISBN: 978-0-299-30494-2

During the period 1986 through the mid-2000s,various rebel movements arose in Acholiland in northern Uganda to struggle against the National Resistance government of Yoweri Museveni who himself had come to power in January 1986 after overthrowing the regime of Tito Okello Lutwa. Of these rebel movements, the Lord's Resistance Army (LRA) led by Joseph Kony was the most notorious and its activities plunged northern Uganda into a civil war with devastating consequences. Whereas it began as a struggle for political inclusion of the Acholi, the LRA carried out massacres, lootings, mutilations and abductions against the very people that it claimed to fight for.

Most narratives of the civil war tend to focus on the causes, persistence and impact. Among the causes include the claim that Kony was a madman engaging in irrational campaign of violence and terror with no clear purpose; that the war was a result of the Acholi's legitimate complaints against the central government; and the assertion that the conflict was a result of the rivalry between the governments of Uganda and Sudan. The war persisted for nearly twenty years, some people argue, because the government had no interest in ending it and that political leaders were exploiting it for their own good.

In this deeply penetrating account, Evelyn Amony unpacks life inside the LRA and the civil war as well as her struggles to regain her humanity and contribute to peace building in northern Uganda following her return. Amony was born in November 1982 in Parabong village in Atiak sub-county in northern Uganda and, in August 1994, three months before her twelfth birthday, she was kidnapped by the LRA rebels. For eleven years, she lived with them until she was captured by the UPDF (Uganda People's Defence Forces) and returned to Guluin 2005. When she was kidnapped, Amony quickly disguised her identity by taking on a pseudo name of Betty Atto in order to safeguard her family. For the next eleven years of her life, she held different positions in the LRA and was subjected to various forms of torture and deprivation. Like other captives, she painfully carried heavy loads and trekked long distances without complaining for fear of being beaten. As she narrates: 'I was given goods to carry on my head' and 'When this happened, I started to cry'. In response, 'they went and got a cassava stem and started to beat me' (p. 17). Child porters were common in the LRA and they had to keep pace with the rebels by walking, running and even ducking in order to avoid the government soldiers– initially known as the National Resistance Army (NRA) and later the UPDF.

Captives had to undergo military training during which the rebels beat and threatened them with death for reasons ranging from spilling foodstuffs, refusing to sleep with the commanders to attempting to escape. On Kony's orders, Amony was beaten by the *youngus* (young boys) till she passed out for spilling sorghum. In addition, the rebels introduced child recruits to various methods of torture and killing. One day, for instance, the author and other recruits were instructed to cut and use tree branches to kill a young girl who had attempted to escape. By writing about such incidents, Amony would like her readers and wider audience to know that it was difficult for those captured and recruited into the LRA to escape. As she notes: 'if you were caught trying to escape, you were beaten or killed'. Besides, the safety of her family was paramount: 'I didn't want to escape for the sake of the safety of my entire family. I would rather stay in the LRA than see all of them killed' (p. xii).The LRA death threats certainly instilled fear and some form of discipline in the captives.



As babysitter and later wife to Kony, Amony reveals the age, gender and power struggles among the women in the bush. She was more of a domestic slave tortured and humiliated by Kony's wives than a babysitter. They would throw her out of the house, forcing her to spend the night in the cold whenever it rained and beat her whenever she obeyed Kony's instructions. About this, she writes: 'I felt stranded. I feared that *Ladit* would punish me if I did not respond; yet if I did respond and go to him, his wives would beat me terribly upon return' (p. 23). These women hated Amony because they suspected – and rightly so – that Kony liked her. Unsurprisingly, in 1999, at the age of 14, Kony forced Amony to become his wife. This worsened his wives' animosity towards her. They beat, pinched, insulted her and accused her of taking their husband. However, Amony was no passive girl. One day she lost her head and nearly shot one of Kony's wives called Fatima who had continuously intimidated and humiliated her. As she points out: 'Fatima used to torture me as a girl, but I had also become big, and she should have respected me' (p. 43). Once she became a wife to Kony, Amony thought that she also deserved respect like the other wives.

Amony's story highlights issues of sexual assault and exploitation in the LRA. For instance, while in TeKilak, one LRA commander had ordered the *youngus* to kill her for refusing to sleep with him. 'The commanders,' Amony writes, 'would even tell us that they didn't know the real reason why they abducted us but that, truthfully, it was because they could not have sex with animals' (p. 62). LRA commanders wanted to use the children for sexual gratification although some of them were quite conscious of their evil actions. In fact, Kony himself was embarrassed about his relationship with the teenage Amony. Looking back, she writes

> He wanted me to hide when I was pregnant yet he was the one responsible for it. He wanted me to stay in Juba because it would be a disgrace for the rebel leaders to know that I was his wife. (….) People were not happy with him because I was still young and he impregnated me. (p. 53)

Kony was aware that even within the LRA, there were people who did not approve of what he was doing.

Amony encountered a lot of hardship in the bush and life was very uncertain. She gave birth to three children but lost one of them when the UPDF attacked one of the LRA camps. Her third child was born about ten days before she was captured by the UPDF. Exhausted from walking and childbirth; thirsty and without food; and amidst UPDF shooting, Amony surrendered in 2005. 'As I stood in the clearing,' she recalls, 'one of the soldiers started to shoot at me rapidly. I raised my newborn baby above my head to surrender.' However, the shooting continued: 'The bullets passed on either side of me; one passed straight through my skirt'. The soldier 'continued shooting despite my surrender' (p. 103). Eventually, the UPDF captured her. They were shocked that she had survived the bullets but they attributed that to what they thought was Kony's medicine. After capture, they led her together with others to the UPDF base where they interrogated and later transported them to Gulu Support the Children Organization (GUSCO), a rehabilitation center in Gulu. It was while at GUSCO that Amony was reunited with her family and later enrolled for a tailoring course as part of her rehabilitation.

Beyond Amony's personal experience in the LRA, the book casts light on the intricacies of the war, showing how both the LRA and UPDF died of starvation and exhaustion. Contrary to the assertion that the LRA exchanged abducted children for guns in Sudan, the author reveals that many abducted children died of hunger, thirst, cholera and exhaustion. 'In the morning,' she states, 'you would wake up and find your friend had died in the night. They would look as if they were asleep. They resembled edible rats that had died from poison' (p. 25).The LRA received food from the government of Sudan but it was never enough for them. Similarly, the UPDF also died of starvation and thirst: 'I recall walking among their corpses,' she writes. 'They would just be there seated by a tree or lying down, with their gumboots still on their feet. They died of hunger and exhaustion' (p. 68).

The author as well provides a relatively balanced picture of the war by detailing the atrocities committed by both the LRA and the UPDF. She strongly feels that: 'The truth has to be brought out that both sides committed atrocities in this war' (p. xiii).As such, both should be held

accountable for what they did. Indeed, the people of Acholiland lived in fear of both the LRA and UPDF attacks. As a child, Amony saw the Ugandan government soldiers gruesomely massacre innocent civilians in Atiak Market for purportedly refusing to respond to the commander-in-charge's call that the relatives of the LRA rebels declare themselves. Angered that nobody was going forth, the commander signalied to the soldiers who immediately started shooting innocent civilians including tomato vendors (p. 9).Amony only survived because one soldier picked her up and took her to the army barracks where she was later rescued by her aunt. While in the barracks, she saw soldiers arrive with looted stuff from the market and, to her dismay, they shamelessly blamed the massacre on the rebels. 'It was so painful to listen to the very persons who had shot and killed those in the market now sweet-talking the civilians, as if they had saved them from the rebels' (p. 10). She was shocked by the propaganda of the government soldiers. In a separate incident, Amony and her grandmother nearly died when the government soldiers locked them in a hut and set it ablaze, accusing them of refusing to provide information about her cousin in the LRA. The two were saved by one army commander who kicked open the door of the burning hut and ordered them to escape. These narratives confirm that the people of Acholi suffered at the hands of both the LRA and government soldiers. While the former kidnapped or even killed them and looted their property, the latter attacked and killed them for purportedly collaborating with the rebels.

After crossing to Sudan, the LRA established bases from where it operated and received support from the Sudanese government (the Arabs). The Sudanese government provided them with food, weapons and even promised to overthrow the government of Uganda so as to allow the LRA to return home. At the same time, the LRA united with the Sudanese army to fight the Sudan People's Liberation Army (SPLA) in southern Sudan. For instance, after the SPLA attacked and killed several LRA commanders, the latter with Sudanese government support attacked and fought the SPLA till they captured Owiny-ki-Bul. However, the relationship between the LRA and the Sudanese government was not always stable. For instance, in 2000, the two disagreed and this forced the LRA to cross to Uganda where they split into two different groups, one led by Vincent Otti and Raska Lukwiya and the other by Kony and Kenneth Banya. While the former moved further into Uganda, the latter moved back and forth across the Ugandan-Sudanese border.

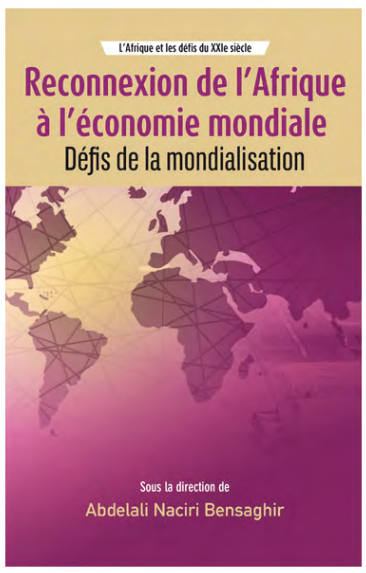
After some time, the LRA and the Sudanese government revived their relationship thus enabling them to return to Sudan. However, the reconciliation was short-lived and the LRA had to leave again. Struggling to evade the UPDF, they climbed the Imatong Mountains and moved till they settled at Birinyang in southern Sudan when there was a temporary ceasefire. Here the LRA cultivated gardens and planted crops but, just when the maize and sorghum were ready for harvest, the UPDF together with Sudanese government army launched a heavy and devastating attack on them. This was after Uganda and Sudan restored diplomatic relations and the latter granted the Ugandan military permission to launch the Operation Iron Fist (launched in March 2002) against the LRA in southern Sudan. Following this attack, Kony admitted that it was no longer safe to stay in Sudan and so, once again, the LRA had to leave. Without the support of the Sudanese government that had now renewed relations with Uganda, the LRA was weakened. Amony left with one group headed to Uganda, thus, marking the beginning of her return to Gulu while another group under Kony remained in Sudan.

In July 2006, a year and a half after Amony's return, the LRA and the government of Uganda entered into the Juba peace talks brokered by Riek Machar. By then the LRA had left Uganda and established its base in Garamba National Park in the Democratic Republic of Congo. During the peace negotiations, Amony played a role of a peace delegate, traveling between Gulu and the LRA base in Garamba. She also accompanied a delegation of Acholi elders, religious and cultural leaders to Nabanga for peace talks. She struggled to persuade Kony to attend meetings with the Ugandan delegates but he was very reluctant for he feared and suspected they wanted to kill him. He did not trust the Ugandan government and this was exacerbated by the fact that the International Criminal Court had issued an arrest warrant for him and his commanders in 2005. Amony's efforts to convince Kony were futile. She completely lost faith when she realized that Kony was not interested in the talks.

During her involvement in the failed peace talks, Amony noticed the change in the LRA mood and the tensions therein. In a telephone conversation with Kony during her last trip to Congo in 2007, she realized that he no longer trusted his commanders. As she states, 'the LRA commanders began to turn on one another because of the distrust purposely sown by other parties conspiring against them during the talks. It was very difficult to bring out the truth during that time' (p. 126). Suspecting that Vincent Otti had betrayed him during the talk, Kony ordered for his execution. Kony had reached a point where he did not trust anyone, not even Amony. No wonder, when she demanded to know what had happened to Vincent Otti, he simply hung up the phone and that was the last time she spoke to him.

In her recent book, *Women and Power in Postconflict Africa* (2015) Aili Mari Tripp argues that countries emerging from major conflicts are more likely to advance women's rights and get women into leadership positions than those without conflict. During conflict women take up new roles including fighting on the war fronts and engaging in peace processes. At the end of it all, Tripp argues, such women might use the transition to peace as a time to demand for equality. While this argument is applicable in some situations, it is not the case for Amony and others whose life after the LRA was equally challenging. Indeed, her narrative brings to light the problems, frustration and deprivation faced by those who returned from the bush. Faced by lack of social support, poverty and social dislocation, some of the returnees regretted why they left the bush. Amony herself encountered lots of hardship and was constantly struggling to provide for her children and siblings.

Amony was driven by the desire to tell her story of the LRA as she lived it and leave it to readers to appreciate the complexity of the war. The book leaves one with a glaring picture of life inside the LRA.



Reconnexion de l'Afrique à l'économie mondiale

Défis de la mondialisation

Sous la direction de Abdelali Naciri Bensaghir

La mondialisation accentue les inégalités et pousse davantage à la marginali-sation des pays pauvres. Dans ce cadre, les pays africains, qui présentent un important potentiel de croissance en raison de leurs énormes besoins dans les différents domaines, comptent parmi les pays les plus sensibles aux perturbations du commerce mondial. Leur part dans les échanges commerciaux mondiaux s'effrite de plus en plus dans les dernières années. Ils ne captent qu'une faible partie du stock total entrant des IDE dans le monde. Réussir une nouvelle intégration de l'Afrique à l'économie mondiale à l'ère néolibérale pousse à discuter les éléments de réussite et d'échec des politiques économiques entreprises jusqu'aujourd'hui dans les pays africains ; et à chercher comment remédier aux facteurs qui handicapent actuellement le développement de l'Afrique dans un contexte d'économie mondialisée.

Que signifie la mondialisation pour l'Afrique ? Quels changements implique-t-elle ?
Quels modèles de développement impose-t-elle, et dans quelles conditions ?
Un essai de compréhension est présenté dans le présent ouvrage.

ISBN : 978-2-86978-638-7 **Pages : 224**

L'Afrique en marche entre route et dédale

Aicha Benamar

Africanistan. L'Afrique en crise va-t-elle se retrouver dans nos banlieues ?

Par Serge Michailof

Éditions Fayard, Paris, 2015, 320 pages, 15.99€,
ISBN: 978-2213687131

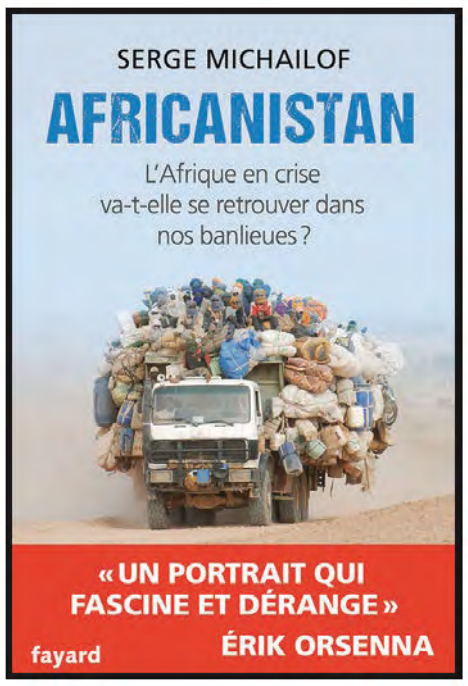
Dans un ouvrage de 320 pages, grandement médiatisé depuis sa parution, Serge Michaïlof, chercheur à l'Institut des relations internationales et stratégiques (IRIS) et enseignant à Sciences Po, nous livre une analyse de la situation des pays du Sahel et en particulier les États francophones de cette zone géographique, dont la dégradation semble représenter une menace pour la France. La question principale soulevée est de savoir quelle sera l'évolution de ces pays dans les dix à quinze prochaines années ? Partant d'un état des lieux largement documenté, l'auteur analyse les facteurs de leurs fragilités, se demandant si ces pays ne sont pas en voie d'« afghanisation » et se posant *in fine* la question du « Que faire ? ».

Quelle est la véritable situation de l'Afrique ?

Cette première partie est centrée sur l'expression d'une réelle inquiétude pour l'Afrique subsaharienne et le Sahel en particulier. Dès l'avant-propos, le contexte est posé : le continent est un véritable baril de poudre; cette poudre serait la démographie galopante et le détonateur (p. 8): l'emploi. Or, depuis le milieu des années 1990, le continent semblait connaître un redressement économique, caractérisé par des taux de croissance élevés qui ont permis une amélioration des conditions de vie et l'atteinte de certains objectifs sociaux : éducatifs et sanitaires en particulier. C'est ce que note Pierre Jacquemot (2013)[1], pour lequel l'Afrique subsaharienne était bien partie. Elle sortait de son sous-développement endémique. Son dynamisme, perceptible depuis le début du siècle, avait constitué une donnée nouvelle dans l'économie-monde. C'est ce que soulignent également Severino et Ray (2010)[2], qui s'attaquant au débat entre « afro-optimistes » et « afro-pessimistes », déclarent que le continent est de retour, après être mal parti. La croissance économique a repris, soulignent-ils, les classes moyennes se développent et l'Afrique se trouve désormais au centre de nouveaux enjeux mondiaux.

Cet optimisme, affirme Michailof, repose en grande partie sur une illusion. Les progrès évoqués sont répartis de manière hétérogène sur le continent. La progression de certains pays tranche avec la stagnation voire la régression des autres, représentant de fait une menace à la fois pour leurs voisins mais également pour la France et l'Europe par l'intermédiaire de flux migratoires d'une ampleur sans précédent. Selon l'auteur, « on est passé trop facilement de l'afro-pessimisme à l'optimisme béat qui ne voit plus dans les pays africains qu'un eldorado pour investisseurs ». Or, le Sahel est une zone immense qui comptera 200 millions d'habitants en 2050 (p. 189), et dont les États cumulent une série impressionnante de facteurs de fragilité.

Certes les différents pays comme le Mali, le Niger, le Tchad et le Burkina Faso, n'ont rien de commun sur les plans géographique, historique ou culturel. En revanche, ils partagent de graves fragilités structurelles : une démographie importante, une agriculture en panne et une grande misère rurale. Ils se caractérisent, en outre, par un faible accès à l'électricité, un manque de création d'emplois et une aggravation des fractures ethniques et religieuses.



Selon Sylvie Brunel (2014)[3], quand une croissance économique forte est observée sur la moyenne durée, dans ces pays, elle ne crée pas pour autant des emplois, en tout cas pas à la hauteur des enjeux démographiques. L'inquiétude est donc fondée : les cohortes de jeunes vont continuer de croître. Les chiffres sont impressionnants. Les arrivées annuelles sur le marché du travail devraient passer de 17 millions en 2010 à 27 millions en 2030, souligne l'auteure. S'ils continuaient à être aux prises avec des difficultés qui les empêchent de réaliser leur potentiel, ajoute-t-elle, l'affirmation sociale des jeunes en grand nombre, mal formés pourraient verser dans la contrebande, la délinquance, et/ou l'aventure-émigration.

L'hypothèse avancée par Christian Bouquet (2013)[4] est formulée en termes de recompositions territoriales reposant sur un faisceau de logiques relevant, selon le cas, de divers trafics, dans des zones qui échappent au contrôle des États et pâtissent d'un retard de développement. Cette forme de déliquescence de la gouvernance publique, ne constitue-t-elle pas un processus qui peut déboucher sur ce que l'auteur appelle des « États faillis »[5] (ou effondrés), tant le spectre de la « somalisation» plane sur ces pays fragiles qui sont dans la tourmente ?

Les États fragiles dans la tourmente

Dans la seconde partie de son ouvrage, Michailof répond à la question de savoir « à quoi tient la fragilité de certains États » ? Les éléments de fragilités, dit-il, relèvent d'un choc entre contraintes économiques et démographie. Nous admettons que la croissance économique, bien que souvent réelle, ne crée pas assez d'emplois pour répondre aux besoins des jeunes qui arrivent massivement sur le marché du travail.

La faiblesse des institutions, ajoute l'auteur, fragilise les États, caractérisés par des institutions publiques inefficaces, souvent incapables de fournir les biens et les services publics attendus par la population; qu'il s'agisse d'eau potable, de sécurité, de justice ou d'entretien des routes. Nous retiendrons que pour mesurer la fragilité d'un État, l'auteur propose trois critères : le contexte politique, la qualité des institutions et de la gouvernance ainsi que la capacité espérée du pays à surmonter les défis qui se présentent à lui. Dans les États africains, souligne-t-il, le contrôle de l'appareil d'État constitue, depuis les indépendances, un moyen de s'accaparer et d'accumuler les richesses, expliquant ainsi le développement de la corruption dans les affaires publiques. Comment démanteler, voire détruire, les mécanismes prédateurs internes à ces institutions, briser les réseaux ethnico-politiques et reconstruire ces institutions avec l'efficacité et sortir les États de la tourmente ? La question reste entièrement posée.

Il faut certainement reconnaître que la plupart de ces États sont jeunes, en proie à des divisions régionales, ethniques et religieuses; ils n'ont pas pu établir des systèmes politiques reconnus comme légitimes. Avec des reliefs parfois accidentés et/ou désertiques rendant ces zones difficilement contrôlables, la géographie constitue un réel obstacle à la construction de ces États. Un autre obstacle réside dans les guerres et conflits interethniques et interreligieux.

Explorant une autre dimension de la fragilité à travers une approche politico-économique, Michailof met en exergue la nécessité pour les États de maintenir des relations pacifiques avec leurs voisins et les systèmes internationaux existants.

Leçons d'Africanistan pour le Sahel

L'auteur se demande si le Sahel n'est pas en voie d'« afghanistanisation» ? Expliquant que la sécurité ne peut être durablement confiée à des forces étrangères, il affirme que les agences d'aide doivent suivre une stratégie d'intervention réfléchie. La priorité, ajoute-t-il, doit être donnée à la reconstruction d'institutions régaliennes modernes et efficaces.

Certes, contrairement à l'Afghanistan, les pays du Sahel francophone n'ont pas traversé 35 ans de guerre civile et leur degré de fragilité, bien qu'élevé, est moins important. Ils se trouvent sur de nombreux points en meilleure posture que l'Afghanistan, parce qu'ils disposent tous d'une véritable administration. Or, si les groupes ethniques en opposition avec les gouvernements locaux sont minoritaires, ce n'est pas le cas des groupes sous influence religieuse qui ne cessent de s'étendre, comme c'est le cas pour l'islamisme extrémiste et radical. Il faut tirer des leçons des échecs de l'intervention de la communauté internationale en Afghanistan.

Malgré les différences culturelles entre l'Afghanistan et le Sahel, certaines similitudes rendent pourtant la comparaison pertinente. Ces similitudes résident dans l'impasse démographique, la stagnation de l'agriculture et de l'économie rurale, le chômage de masse, la perte d'espoir des jeunes, l'urbanisation anarchique, les migrations massives, les fractures ethniques, politiques et religieuses, la grande faiblesse de l'État dans les zones périphériques, le développement de l'économie informelle, les risques de prolifération de groupes djihadistes ainsi que l'impasse budgétaire pour mener de front action militaire et développement.

La consolidation voire la reconstruction des institutions régaliennes au Sahel doit figurer dans les priorités de toute intervention. La sécurité ne peut pas être durablement confiée à des armées étrangères qui peuvent être considérées comme des forces d'occupation. Aussi, existe-t-il une urgence dans la reconstruction d'armées nationales dont la légitimité serait reconnue par les populations.

Que faire ?

Dans notre monde instable, affirmaient Michailof et Bonnel en 2010[6], « nombre de régions à la dérive sont devenues de dangereux chaudrons où bouillonnent misère et frustrations ». Cette situation réfère aux chocs qui, au cours des prochaines décennies, vont frapper d'abord le Sud puis, par ricochet la France et l'Europe. L'un des rares outils disponibles pour permettre de construire des États viables dans les régions en crise serait, selon l'auteur, une aide publique au développement entièrement repensée. L'aide internationale peut contribuer à faciliter le développement des pays qui en sont bénéficiaires. C'est principalement sur ce point que des leçons sont à tirer de l'Afghanistan et notamment des erreurs qui y ont été commises et ont conduit à la situation actuelle du pays. Le véritable enjeu n'est pas comme l'annonçaient les Américains en Afghanistan d'« exterminer les ennemis » mais de répondre au désespoir d'une jeunesse sans capacité d'insertion économique ou sociale.

Pour ce faire, « faut-il accroître cette aide internationale», s'interrogent

Cohen, Guillaumont-Jeannerey (2006)[7]; l'approche préconisée étant de raisonner en termes de besoins quantifiables? Or, la difficulté ne réside-telle pas dans la détermination de ces besoins? Et même si ces besoins étaient identifiés, serait-il possible d'y répondre en situation de crise mondiale ?

La crise, souligne Saba Apollinaire (2008)[8], influence les flux d'investissements directs vers l'Afrique (IDE) ainsi que l'aide publique au développement (APD). Ce phénomène s'explique par l'assèchement des liquidités dans le système financier mondial et la baisse de crédit doublée de l'aversion au risque pendant les périodes de crise. Certains auteurs (notamment Guillaumont et Chauvet, 2001)[9] ont fait remarquer que l'une des raisons des mauvaises performances économiques des pays en développement, malgré l'aide dont ils bénéficient, était leur exposition et leur vulnérabilité à des chocs exogènes, notamment sur les prix des matières premières. Dès lors que l'on prend en compte les effets de cette vulnérabilité, l'aide apparaît efficace, et elle l'est d'autant plus que le pays est très vulnérable. Il s'agirait selon les deux auteurs de penser les modalités de l'aide en fonction de cette vulnérabilité et de concevoir des instruments financiers adaptés, de façon à ce que la reprise prévisible des prêts aux pays pauvres ne conduise pas à l'émergence d'une nouvelle dette insoutenable.

L'exploitation des ressources minières et pétrolières pourrait représenter une solution à l'ornière budgétaire, permettant ainsi de combiner le financement de la restauration de la sécurité ainsi que du développement. Or, une telle exploitation nécessite des investissements colossaux et l'expérience montre que les grands investisseurs internationaux sont réticents à s'engager dans des zones où règne l'insécurité. On sait par ailleurs que le problème d'insécurité est difficile à résoudre.

La création d'emplois en milieu rural et en particulier la mise en place dans chaque pays d'un mécanisme de pilotage stratégique des ressources d'aide à l'international pourrait être la solution. A ce propos, l'auteur plaide pour la restructuration du ministère du Développement et de la Coopération internationale que les gouvernements successifs ont déstructuré depuis 1997. Pourrions-nous rêver à cela dans un contexte de rationalisation des dépenses, sous tous les cieux ?

À court terme, une agriculture familiale performante est le seul domaine d'activité qui puisse créer massivement des emplois et ainsi absorber une partie de l'arrivée des jeunes sur le marché du Travail. Il est en effet urgent de développer l'agriculture africaine qui se trouve à la traîne, caractérisée par une absence de progrès significatifs en matière de cultures intensives et une irrigation insuffisante des terres. Si cette situation est notamment à imputer au très faible budget alloué par les États au secteur agricole, l'aide internationale a également une part de responsabilité puisque le sujet même de la pauvreté rurale était absent de la liste des Objectifs du millénaire pour le développement (OMD).

L'urgence réside d'abord dans la reconstruction des institutions régaliennes – l'armée, la gendarmerie, la justice, l'administration territoriale. Ensuite, il faudra expliquer, dit-il, qu'il est temps de mettre en place un planning familial pour éviter une catastrophe, même si c'est politiquement difficile. Enfin, il s'agira de mettre l'accent sur le développement rural, qui va de la création de pistes à la petite irrigation et la restauration des sols, en passant par l'électrification des zones rurales grâce au photo-voltaïque, qui devient abordable pour le moindre village.

Conclusion

Michailof a tiré la sonnette d'alarme, mettant en garde contre tout excès d'optimisme. Il dresse un constat réaliste de la situation du continent et de son niveau d'émergence. Ce qui ressort de cet ouvrage dont la richesse documentaire est inestimable, c'est que même si quelques succès ponctuels sont enregistrés, l'échec est patent et se traduit par une instabilité politique majeure. Si un redressement rapide de la situation n'est pas entrepris et si un changement des comportements locaux et des modes de soutien de la communauté internationale n'est pas opéré, des flux migratoires s'intensifieront. L'ouvrage soulève des questions importantes pour le futur ; il remet en cause certains préjugés optimistes. Pour tous ceux qui se préoccupent de l'avenir, non seulement de l'Afrique mais également du Maghreb et de l'Europe, qui constituent autant de prolongements naturels du continent, cet ouvrage est essentiel afin d'anticiper les différents scénarios catastrophes. La question qui reste à poser est de savoir comment faire face à cette implosion sécuritaire à laquelle nous serions confrontés dans les vingt prochaines années ?

Notes

1. Jacquemot, P., 2013, *Économie politique de l'Afrique contemporaine. Concepts, analyses, politiques,* Paris : Armand Colin.
2. Severino, J-M. et Ray, M., 2010, *Le temps de l'Afrique*, Paris : Odile Jacob.
3. Brunel, S., 2014, « L'Afrique est-elle si bien partie ? », in *Afrique contemporaine*, n° 252, pp. 201-203.
4. Bouquet, Ch., 2013, « Peut-on parler de "seigneurs de guerre " dans la zone sahélo-saharienne », in *Afrique contemporaine*, n°245, pp. 85-97.
5. Traduction du terme anglais « failed ».
6. Michailof, S. et Bonnel, A,. 2010, *Notre maison brûle au Sud. Que peut faire l'aide au développement ?* Éditions Fayard, Collection Commentaires.
7. Cohen, D., Guillaumont-Jeanneney, S. et Jacquet,P., (sous la direction de), 2006, *La France et l'aide publique au développement, Conseil d'Analyse économique, Rapport n°62, Paris : La Documentation Française.*
8. Saba Appollinaire, A., 2008, *L'Afrique face à la crise. Finance et Bien commun* 2, 31-32 , pp. 18-19.
9. Guillaumont, P. et Chauvet, L., 2001, « Aid and performance: A Reassessment", *Journal of Development Studies* 37-6, pp. 66-92.

La jeunesse malienne entre vulnérabilité sociale et réalisation de soi

Khedidja Mokeddem

Jeunesse malienne : entre autonomie, mobilisation et exclusion

Par Tiefing Sissoko

L'Harmattan, Paris, 2015, 268 pages, prix 3240 DZD,
ISBN : 978-2-343-05411-7

Introduction

Voici un ouvrage collectif qui aborde une question essentielle pour le devenir des sociétés africaines, puisqu'elle touche à la catégorie des jeunes. Les auteurs des différentes contributions analysent la situation précaire et le statut défavorable de la jeunesse au Mali. A l'instar des autres pays du continent, les jeunes maliens sont confrontés aux obstacles inhérents à l'accès à une formation de qualité. Les institutions éducatives et de formation font face à de nombreuses difficultés: grèves, sortie précoce du système scolaire, échec scolaire, difficultés de mettre en place des politiques efficientes dans les établissements scolaires et pour l'insertion professionnelle. Les jeunes diplômés se trouvant ainsi sans emploi ; pour survivre, ils comptent essentiellement sur la débrouillardise et l'informel.

Le travail qui nous est présenté est composé de quatre parties. La première concerne la migration des jeunes comme alternative de promotion individuelle, ainsi que ses risques et avantages. Les contributions de Mike Gadras et Mamoutou répondent à ces questions. Une deuxième partie est consacrée au parcours éducatif de formation de ces jeunes migrants. Amani Samna et Tiefing Sissoko analysent les situations de déroulement de cette formation dans les pays du nord et au Mali, ainsi les obstacles et les déterminants de la réussite. La troisième partie de l'ouvrage investit les situations d'insertion dans le marché du travail de ces jeunes. Bakari Traoré propose une cartographie des conditions de travail au Mali et en Afrique. Pierre Prud'Homme se préoccupe du rôle et la place de l'enseignement islamiques dans la prise en charge des jeunes musulmans en quête d'insertion sociale et professionnelle. Quant à Boulaye Keita, il aborde la participation de ces jeunes migrants au développement du pays. Enfin, la quatrième et dernière partie traite des questions de l'espace politique et d'expression des jeunes maliens. Dans cette optique, Lamine Savane s'interroge sur les modalités d'accès des jeunes aux partis politiques et leur représentation en leur sein. Ambroise Dakouo étudie les rapports des jeunes au pouvoir et leur perception de l'avenir. Dans le même registre, une réflexion sur les modes d'expression des jeunes des quartiers et leurs aspirations est réalisée par Lamine Bagayogo et Emile Podevin. Les réflexions et les analyses présentées dans ce livre sont issues d'enquêtes de terrains anthropologiques, et visent deux objectifs, le premier étant relatif à la construction d'un réseau de chercheurs maliens qui prendrait en charge l'analyse des problématiques fondamentales du Mali, le second à l'analyse, par les pouvoirs politiques, des problèmes de la jeunesse et leurs résolutions.

Réalité de la migration de la jeunesse malienne

L'expérience des migrants originaires des anciennes colonies reste modelée par le passif colonial. Ces derniers sont confrontés à des situations de relégation et de discriminations. Leurs « mises sous soupçons » (p. 41) sont articulées autour de questions raciales et ethniques, voire de domination. Ces situations sont le produit d'une orientation politique de la migration toujours plus restrictive malgré les nouveaux contextes historiques et les évolutions,

à la fois sociales, technologiques, économiques et de communication. L'importance des expulsions des migrants étrangers constitue un réel problème de société en Europe de par les difficultés auxquelles ces derniers sont confrontés. Ce phénomène qui au départ relevait du cadre familial et souvent communautaire, s'exécutait dans la discrétion, mais avec le temps il est devenu un sujet de médiatisation et de diffusion. De ce fait, l'expulsion bouleverse la hiérarchie sociale car elle provoque la « perte de droit d'aînesse » (p. 57). L'expulsé (l'ainé en général), sa famille et sa communauté subissent ainsi un traumatisme. Cette double absence physique (Sayad, 1999), au Mali et au pays d'accueil, est vécue comme un échec du parcours migratoire. L'expulsion affecte la santé mentale et influe sur l'insertion de l'expulsé dans le marché du travail. Certains se révoltent pour exprimer leur vengeance face à l'injustice dont ils se sentent victimes, tandis que d'autres s'isolent.

Cela montre combien le titre de séjour dans les pays d'accueil est un élément de reconnaissance sociale et de considération dans les pays d'origine. Il détermine pareillement les rapports sociaux et procure un certain pouvoir et un traitement de faveur. Le statut de l'émigré est redéfini, en faisant de ce dernier un acteur innovateur et influent au sein de la société. En conséquence, la société au Mali a connu une reconfiguration sociale, spatiale et socioprofessionnelle en rapport avec ces migrations. Le processus migratoire a créé de nouvelles formes de sociabilité et a amené des changements apparents liés à la présence de ces jeunes en milieu urbain. Il a donné également lieu à une mutation de la hiérarchie sociale avec l'émergence de nouveaux acteurs grâce à l'appropriation immobilière, d'où une redéfinition de l'individu dans la société et des mécanismes de rupture spatiale par rapport au village d'origine ; ces jeunes dont le statut a évolué, sont devenus des mutations sociales et de dynamiques territoriales. Aussi l'accès à la propriété foncière et immobilière a donné au migrant une place de « *choix* » (p. 178) dans la société. Il est donc considéré comme une preuve de réussite répondant à des logiques d'intérêt financier qu'à des préoccupations politiques ou sociales.

Des parcours migratoires entre ambition et obstacle : la quête de la réussite

Le processus migratoire du Sud vers le Nord revêt plusieurs formes (économique, regroupement familial, formation, humanitaire…). Les inégalités de développement, les crises politiques et économiques, ainsi que les changements climatiques et environnementaux sont à l'origine de cette dynamique migratoire. Ce mouvement touche toutes les couches sociales désireuses de changer leur mode de vie et de se réaliser individuellement. Ce phénomène de migration, qui était dans les années 1950-1960 encouragé par les pays occidentaux, est devenu de nos jour un facteur de conflit. L'échec et la réussite du parcours migratoire de ces jeunes, dépend de leur ambition personnelle, de leur niveau social, et de leur appartenance et de leur statut matrimonial. En effet, les jeunes qui n'ont pas de contrainte familiale ont une certaine flexibilité dans leur mobilité estudiantine ce qui leur facilite les projections futures. Ce sont des facteurs essentiels dans le processus de motivation et d'atteinte d'objectifs tels une formation de qualité et l'insertion professionnelle. Ces facteurs liés à la recherche de la réussite restent à approfondir. Le parcours de ces jeunes maliens dans les structures de formation en France est le même que celui des Français, en ajoutant cependant que les premiers le subissent d'une façon intense, ce qui est sans doute dû aux difficultés d'intégration dans la société française en général.

La politique d'insertion professionnelle des jeunes au Mali : défis et plans d'action

Chômage et emploi précaire restent des situations fréquentes pour les jeunes au Mali et dans les pays d'Afrique où beaucoup de jeunes restent pauvres alors qu'ils travaillent. Ainsi, la probabilité d'être en insécurité alimentaire est supérieure à 50 pour cent (p. 131). Dans le contexte économique actuel de l'Afrique, une proportion importante de jeunes découragés est coupée du marché du travail soit par manque d'offre, soit par absence ou insuffisance d'information. Le découragement des jeunes est massif dans les zones urbaines, à cause de la forte concurrence et de la saturation de ces marchés par une migration des jeunes ruraux en quête d'emploi. Beaucoup de potentiel humain se perd, spécialement chez les femmes qui quittent l'école plus tôt, et rejoignent moins souvent le marché du travail (p. 130). Cela pose un problème structurel d'offre de travail de formation de compétences adaptées aux attentes d'un pareil marché.

Les défis et plans d'actions à mettre en œuvre sont ainsi : déterminer les limites des programmes publics ; donner aux jeunes des opportunités de valorisation de leurs compétences, certifier les expériences des jeunes obtenues dans le secteur informel, repenser les programmes universitaires, améliorer les savoir-faire professionnels des jeunes ruraux (potentiel encore sous-exploité), dégager de nouveaux métiers, relier les zones urbaines et les zones rurales (dans la situation malienne, le secteur rural est incontournable pour repenser la perspective économique). Il faut ajouter que cette insertion professionnelle des jeunes au Mali passe aussi par les associations islamiques. Ces dernières se positionnent comme acteurs du développement qui cherchent à réhabiliter cette jeunesse socialement et professionnellement. Par ailleurs, le rôle de ces associations illustre comment les fonctions sociales qui sont censées être assumées par l'État, sont assurées par les associations religieuses. Il montre aussi, les modalités d'instrumentalisation de cette catégorie d'âge à des fins politiques.

Expression de la jeunesse et conquête du pouvoir

Les jeunes, tout comme les femmes quoique majoritaires sur le plan démographique au Mali, restent les deux catégories sous représentées dans les assemblées parlementaires ; ils participent moins au processus électoral et sont exclus sous prétexte qu'ils manquent d'expérience. Il faut dire que ceux qui parlent au nom de la jeunesse sont des personnes de plus de 40 ans. Un déficit croissant de la participation politique du jeune est flagrant bien avant les conflits de 2012, ce qui renvoie à la problématique de la responsabilité politique des jeunes. Il illustre non seulement une crise de renouvellement de l'élite politique mais exprime aussi le statut précaire des jeunes et des femmes en démocratie. Il met également en évidence les barrières mises par la classe politique « des séniors » (p. 197) qui domine l'activité politique. Il éclaire les facteurs et origines de cette sous représentativité politique de la jeunesse dans les assemblées parlementaires, tels que la vulnérabilité économique, les contraintes d'ordre sociale, financière et structurelle avec la « paupérisation de la jeunesse » (p. 211), le maillage du tissu administratif par des cadres issus des grands partis et enfin la conjoncture post coup-d'État, de mars 2012, qui n'a pas engendré des changements d'acteurs politiques. Si les idées des jeunes ne sont pas prises en considération dans les instances de décisions, leurs préoccupations ne peuvent pas être entendues. Cette situation empêche la créativité collective à tous les niveaux et engendre une fracture sociale ; ce qui explique pourquoi 53 ans après l'indépendance, la jeunesse au Mali semble être désemparée et divisée.

Ainsi la détermination d'un espace politique de compétition électorale s'avère une tâche difficile pour les acteurs politiques jeunes, et le déséquilibre des forces entre les partis jeunes et anciens, est apparent. Cependant, ces jeunes restent ouverts au monde et développent une stratégie de négociation graduelle face aux aînés politiques. À travers cette dernière, ces jeunes visent le rapprochement avec le centre du pouvoir afin de participer à la vie de la nation en exprimant leur vision pour mettre fin à cette situation de dépendance continue. Ainsi, pour la diffusion de leur message et la mobilisation de leurs partisans, ces jeunes ont usé de réseaux sociaux et autres technologies modernes de communication.

Conclusion

L'ouvrage pose la question de la jeunesse et les problèmes de sa définition. Il tend à expliquer les limites d'entrée dans la vie adulte et comprendre la place et la participation des jeunes dans la vie sociale et politique. Le livre pose aussi la question de la compréhension et de la détermination des modèles sociaux de construction identitaire et d'entrée dans la vie adulte. Il s'interroge sur les parcours de formation des universitaires maliens et sur le sort des décrocheurs dès l'enseignement secondaire. De même, les politiques de prise en charge de cette catégorie sociale, abordent la question de la migration à travers ses limites et les avantages supposés des apports de la diaspora malienne. Les éléments présentés dans le livre amènent au constat que la crise malienne de 2012 marque une rupture historique dans la volonté de prise de parole des jeunes qui n'est que le prolongement de protestations sociales antérieures (grève des étudiants de 1980, celles des années 1990 qui ont précipité la fin du régime de Moussa Traoré). Cela traduit la reconfiguration des jeunes dans la société malienne et témoigne également de l'ampleur des évolutions des rapports des jeunes à l'autorité. Il explique de même comment des notions telles que *démocratie, autonomie, indépendance* développées dans les sociétés occidentales, sont investies par la jeunesse malienne. Cette crise révèle comment les pouvoirs maliens peinent à soutenir cette catégorie de la population et à trouver un compromis : elle renseigne aussi sur les modalités d'instrumentalisation politique de la jeunesse et les manières dont elle est mobilisée.

Il faudra cependant noter que, comme en témoignent différentes recherches menées ailleurs qu'au-delà des spécificités locales à chaque pays et région, les problèmes posés par les jeunes ne se limitent pas au Mali. Ils tendent, comme tous les autres phénomènes de notre temps, à se mondialiser de plus en plus[1].

Notes

1. Plusieurs travaux de recherche et publications ont été consacrés à la problématique des jeunes, leur vécu et la réalité sociale dans laquelle ils évoluent.
   - Cf. Insaniyat, Jeunes, quotidienneté et quête d'identité, n°55-56, janvier-juin, Crasc, 2012.
   - Ouvrage collectif du Gras, Récits de vie des jeunes, Université d'Oran, 2005.
   - Laurence Roulleau-Berger, Migrer au féminin, Paris, Puff, 2010.
   - Herver Cellier et Abla Rouag-Djenidi, Jeunesse, Ville et Marginalité, Paris, l'Harmattan, 2008.

Prendre l'Afrique au sérieux dans le champ de la philosophie du droit

Lionel Zevounou

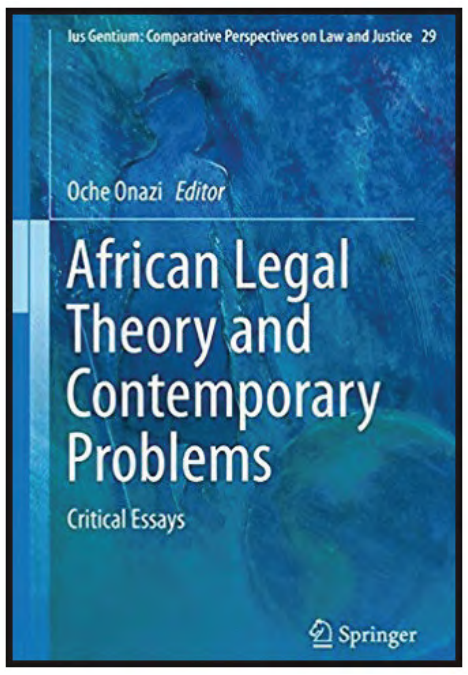
African Legal Theory and Contemporary Problems.Critical Essays

Par Oche Onazi,

Springer, 2014, coll. IusGentium, 293 pages, 109,89€
ISBN: 978-94-007-7537-4

Pour différentes raisons dont les détails mériteraient en soi un travail de recherche approfondi, rares sont les ouvrages spécifiquement consacrés aux questions théoriques sur le droit en Afrique lesquelles font encore l'objet d'une marginalisation disciplinaire, notamment en Europe continentale[1]. Le livre édité par Oche Onazi, composé de trois parties (*Law, Rights, Society*) et rédigé par des universitaires majoritairement anglophones, vient partiellement combler ce manque. Relégués en France aux questions « d'anthropologie juridique », les débats sur l'évolution des systèmes juridiques d'Afrique noire ont peu de place dans la littérature juridique. On se contentera de suggérer ici quelques éléments d'explication : difficulté de collecte des données propres au continent (décisions de justice par exemple), faible intérêt et encadrement de la recherche sur les questions liées aux systèmes juridiques africains, attraction de nombreux universitaires africains vers des fonctions d'expertises plutôt que vers la recherche fondamentale, ressources insuffisantes allouées par les États d'Afrique noire à leurs universités depuis les indépendances, etc.

Les contributions proposées dans le présent ouvrage sont aussi riches que variées. Il est bien évidemment impossible de rendre compte de manière exhaustive des débats suscités par ce livre. Au préalable, il convient de s'armer d'une précaution méthodologique élémentaire. L'expression « théorie/Philosophie du droit ou *Legal Theory* », telle qu'elle est employée par les différents contributeurs, renvoie principalement à un discours qualifié de doctrinal par le positivisme analytique. Il s'agit moins de réinventer des principes méthodologiques que d'attirer l'attention sur la faible prise en considération de problématiques liées aux systèmes juridiques africains, ce que prend soin d'ailleurs de préciser Oche Onazi dès la première page de l'introduction. Partant, on se focalisera sur les débats ayant trait à la construction d'un discours-objet sur l'Afrique. Dès lors, la question qui se pose est celle de savoir ce qu'il convient d'entendre par « théorie/philosophie africaine du droit ». Cette question n'est pas dissociable des controverses qui ont émergé au cours des indépendances sur la domination symbolique d'un savoir colonial occultant les problèmes spécifiques des peuples colonisés[2]. La construction d'une théorie du droit africaine ne peut se faire *ex nihilo*. Ce consensus émerge de l'ensemble des contributions de l'ouvrage. Penser juridiquement l'Afrique à partir d'une méthodologie exclusivement « africaine » n'aboutit à rien d'autre qu'à un essentialisme, un supposé savoir africain fantasmé. Poussée à son paroxysme, cette approche débouche sur un savoir afro-centré, qui n'est en définitive guère différent de la domination occidentale qu'elle entend dénoncer[3].



Tel est le point de vue défendu par Chikosa Silungwe (pp. 18-19) qui énonce trois risques possibles pouvant conduire vers un tel afro-centrisme. Le premier, qualifié par l'auteur d'approche « sentimentale », entend par « droit africain » l'ensemble des « normes », coutumes et savoirs précoloniaux. Ce prérequis est souvent assimilé à une sorte de paradis perdu vers lequel les droits africains devraient tendre. Le second risque, dit « révisionniste », affirme que ce que l'on désigne par « droit africain » – au sens de droit coutumier – aurait été créé de toutes pièces par la puissance coloniale. Le droit coutumier serait comparable à un cheval de Troie marqué de l'empreinte de la domination coloniale s'agissant d'un certain nombre de théories économique[4]. Le troisième type de risque est celui d'un recours exclusif au pluralisme juridique[5]. De l'observation des mœurs et pratiques d'une société « indigène », on en déduit qu'il appartiendrait aux pouvoirs publics de s'en inspirer afin de créer des normes adaptées à un tel mode de vie. Pour échapper à ces trois risques, Silungwe propose de construire un objet théorique sur des bases différentes. Par « théorie du droit » africaine, il s'agirait moins d'entendre une discipline académique rigoureusement constituée que de se représenter une accumulation temporelle de discours sur l'Afrique issus de la modernité. Ce faisant, il serait possible d'identifier l'enracinement de la violence symbolique exercée sur le savoir et la pensée africaine. Cette proposition, Silungwe l'échafaude principalement à partir d'une lecture croisée des travaux d'Homi Bhabha, de Boaventura de Sousa Santos et d'Yves Mudimbe[6]. De façon plus précise, Silungwe reprend à Homi Bhabhale concept de « *Culture's In-between* » (p. 22). L'usage de ce concept présenterait une double utilité. La première serait de mettre l'accent sur le contexte politique et social qui influence la production des normes en Afrique. Il n'est un secret pour personne que le continent est un espace de luttes de pouvoirs entre grandes puissances pour l'implantation de modèles juridiques à des fins de domination économique. Pour les juges, cette concurrence se traduit par le financement de formations/sensibilisation à l'un ou l'autre des modèles en fonction du degré de coopération judiciaire avec telle ou telle autre grande puissance (États-Unis, Union européenne, Chine). De quelle(s) manière(s) ces formations sont-elles mises en œuvre ? La seconde utilité de l'usage du concept de « *Culture's In-between* » est de permettre d'identifier les représentations qui s'attachent aux discours tenus sur l'« Afrique » dans le champ de la théorie du droit.

On retrouve toutes les contradictions de l'influence hybride du droit colonial et des systèmes dits « coutumiers » décrite par Silungwe dans l'étude consacrée au juge Taslim Olawale Elias (pp. 31-70) par Mark Toufayan. Il s'agit là d'une analyse de la manière dont les élites post coloniales africaines ont subi, par leur formation et le contexte historique et social dans lequel ils se situent, l'influence du droit colonial. Juge éminent, homme politique, universitaire, Taslim Elias a été confronté, dès les indépendances, à la délicate conciliation entre le droit islamique, la Common Law et les différents droits coutumiers de populations fort diverses du Nigéria. S'il s'est fermement opposé à la stigmatisation du droit coutumier, compris par d'autres comme un droit moins avancé que le droit moderne, il a dû se tourner vers le droit de l'ex-puissance coloniale afin de surmonter nombre de difficultés résultant du manque d'uniformisation juridique dans certains domaines. Son propos s'inscrit dans le sillage de travaux novateurs analysant les trajectoires des élites africaines, considérées comme des intermédiaires entre droit coutumier et droit hérité de la colonisation dans la mise en place des systèmes juridiques post indépendance[7]. Ici, c'est tout un pan de la production des normes africaines qui reste encore à découvrir. Les trajectoires de nombreux juristes universitaires permettraient de mieux saisir les compromis qui ont conduit à la mise en place des systèmes juridiques actuels. Sur un autre registre, nous plaidons pour l'étude de la formation des juristes, laquelle serait à même d'éclairer la manière dont se pensent les savoirs juridiques africains contemporains, tels qu'ils sont pratiqués dans les facultés de droit. Dit autrement, le travail de Mark Toufayan s'inscrit dans la réflexion proposée par Foucault sur l'étude et les modes d'exercice du savoir/pouvoir de la doctrine juridique africaine au sortir des indépendances.

Cela étant dit, quel intérêt pourrait présenter une pensée juridique africaine dans le champ de la théorie du droit ? L'intérêt est multiple, comme le montre Onazi. Il l'est d'abord au plan méthodologique. Certains phénomènes sociaux mis en exergue par les droits « indigènes » – on pense ici aux contentieux liés aux pratiques de sorcellerie[8] – échappent à la rationalité d'un droit occidental emprunt de naturalisme, entendu comme approche scientifique des problèmes philosophiques. Le rejet du positivisme étatique, qui prescrit l'application du droit de l'État à partir de ce naturalisme philosophique, est par conséquent inapproprié pour saisir des situations auxquelles sont confrontés de nombreux acteurs judiciaires en Afrique noire comme le soutient par exemple Silungwe (p. 25). Une théorie du droit africaine ne peut se passer d'un point de vue méthodologique des sciences sociales (philosophie, anthropologie, sociologie). Dans la mesure où de nombreux conflits échappent à la justice traditionnelle de l'État, il importe de convoquer ces disciplines afin de saisir la variété de formes alternatives de résolution des conflits qui émergent à la fois dans les villes et dans les milieux ruraux. La pluridisciplinarité n'est pas ici une faculté. Elle se présente clairement comme une nécessité scientifique pour comprendre le fonctionnement de systèmes juridiques où la justice de l'État est souvent décriée pour son dysfonctionnement, voire jugée inadaptée à la résolution de certains

conflits. Autrement dit, un véritable défi se dessine pour une théorie du droit africaine : il ne s'agit rien moins que d'élaborer une méthode pluridisciplinaire aussi équilibrée que maîtrisée. La tâche n'est pas mince. Elle suppose peut-être de repenser de manière radicale la formation et les programmes universitaires proposés aux juristes africains. Souvent calquées sur ce qui se fait en Occident, ces formations ne répondent pas toujours au quotidien des justiciables. On pourrait en dire autant de la segmentation des différents départements universitaires.

Quelques regrets émergent tout de même au terme de la lecture de l'ouvrage. Force est en effet de reconnaître que le champ de la théorie/philosophie du droit africaine reste encore largement tributaire de débats qui animent la philosophie africaine depuis les indépendances[9]. Il faudrait peut-être prendre garde à ce que l'importation de ces concepts n'apparaisse pas en total décalage avec le quotidien des acteurs juridiques. On pense bien sûr à la philosophie d'Homi Bhabha qui, quoique fructueuse, se révèle à l'usage fort délicate. S'il s'y réfère, Chikosa Silungwe ne démontre pas de manière convaincante l'utilité épistémologique du concept de « *In-Between* ». Plus précisément encore: de quelle manière la théorie d'Homi Bhabha présenterait un intérêt supérieur à d'autres travaux pouvant aboutir à des résultats similaires – par exemple ceux de Issa Shivji[10] ? De la même manière, lorsque Dan Kuwali énonce les principes caractéristiques d'une philosophie du droit africaine (inscrite dans la coutume et la culture, préservée dans les proverbes, soucieuse de l'équilibre social, etc.) il manque de préciser le point de vue qu'il défend. Est-il question de dire ce que *doit être* une théorie/philosophie du droit africaine ou simplement de proposer un certain nombre de principes dont pourraient s'inspirer les systèmes juridiques du continent ? Rien n'est moins sûr. Au risque d'apparaître comme des propositions vides de sens, il conviendrait peut-être de proposer un nouveau modèle d'écriture de la décision de justice[11], modèle qui puisse à la fois s'imprégner du concept « d'Ubuntu » sans se couper d'un certain universalisme, s'agissant des droits de l'homme[12]. Et il semble qu'en l'absence d'un corpus juridique précis permettant d'analyser de quelle manière les juges, les auxiliaires de justice (avocats, greffiers, notaires) ou le législateur seraient influencés par de telles valeurs, ces principes n'en restent à l'état de simples mots. Là réside le danger de prendre prétexte du droit en vue de s'en tenir à des prescriptions relevant de la philosophie morale. Il ne s'agit pas de disqualifier l'utilité de la philosophie morale, utilité du reste rappelée par les contributions de Thaddeus Metz (pp. 131-151) ou Oche Onazi (pp. 153-172) en matière de droits de l'homme[13]. Simplement, il convient d'assumer clairement les prémisses du recours à la philosophie morale tout en prenant conscience de ses limites éventuelles. Si la philosophie morale peut à maints égards prescrire des principes éthiques aux systèmes juridiques africains, elle reste peu armée pour décrire ses multiples aspects. Et, au regard de la relative marginalisation actuelle de la théorie/philosophie du droit africaine, il nous semble que l'une des tâches prioritaires des universitaires consiste désormais à dresser un inventaire rigoureux du fonctionnement des systèmes juridiques qui composent le continent.

Depuis près de 60 ans, une prise de conscience s'est opérée sur la domination symbolique du modèle occidental sur la pensée africaine[14]. Cette prise de conscience n'est pas terminée, tant s'en faut. Elle doit toutefois s'accompagner d'un travail de longue haleine à la fois critique, descriptif et comparatif sur le fonctionnement et le particularisme des systèmes juridiques africains[15]. On l'a dit, la tâche est immense, les problématiques nombreuses : elles touchent autant à la circulation des modèles transnationaux (par ex, l'Organisation pour l'Harmonisation du droit des affaires en Afrique ci-après OHADA), à une manière dominante de penser les droits de l'homme véhiculée par nombre d'organisations non gouvernementales[16], au quotidien des justiciables[17] qu'à la question agraire. Un autre chantier consiste, d'un point de vue analytique, à tenter de forger un concept de « droit » susceptible d'englober la pluralité des modes de production normative. La construction de l'objet d'étude de la théorie du droit africaine n'est, en effet, guère dissociable d'une interrogation plus large sur le concept « d'Afrique »[18].

Le « positivisme » a, du moins en droit, trop souvent servi de repoussoir en la matière. Considéré par certains comme incompatible avec une philosophie du droit authentiquement africaine[19], il a souffert d'un préjugé tenace: celui d'assimiler la norme au droit de l'État. Un tel point de vue n'est plus aujourd'hui tenable[20]. Il conviendrait peut-être d'en repenser les prémisses. Le positivisme ne se réduit pas au droit de l'État, encore que, comme le démontre Olufemi Taiwo, ce qui est en cause est moins le droit de l'État que la manière dont les acteurs juridiques se représentent le sujet de droit (pp. 109-127). Plutôt que de rejeter le positivisme en bloc, il convient peut-être, tout en reconnaissant la faible effectivité du droit de l'État, de prendre au sérieux ce que peut apporter le positivisme en tant que méthode d'analyse du droit. On en revient alors à la nécessité de construire une méthode fondée sur une épistémologie assez large pour rendre compte de la diversité de la production normative en Afrique. De la rigueur de la méthode dépend la qualité des résultats proposés et il faut reconnaître que, s'agissant de nombreux pays d'Afrique noire, la production de données statistiques, jurisprudentielles ou archivistiques manque cruellement. De cela au moins, le positivisme ne peut être comptable.

Notes

1. Pour une exception : *Droit et Société numéro spécial,* « Le quotidien de la justice en Afrique », n° 51-52, 2002 ; C. Kuyu, 2005, *A la recherche du droit africain au XXIe siècle*, Paris : Connaissances et savoirs.
2. Par exemple et sans prétendre à l'exhaustivité : P. Hountondji, 1977, *Sur la place de la philosophie africaine : critique de l'ethnophilosophie,* coll., Paris : Maspéro. Les textes à l'appui ; K. Wiredu, 1980, *Philosophy and an African Culture,* Cambridge : Cambridge University Press; M. Towa, 1981, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle,* Yaoundé : Clé; V.Y. Mudimbe, 1988, *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy and Order of Knowledge,* Bloomington and Indianapolis : Indiana UniversityPress; F. Fanon, 2011, *Œuvres,* coll. Cahiers libres, Paris : La découverte.
3. Sur un tel risque : A. Kagamé, 1970, *La philosophie comparée*, Paris : Présence africaine.
4. Cette approche est défendue par Francis Snyder. On se renverra à la vulgarisation de ce point de vue qu'il défendra dans le numéro spécial *de Journal of African Law* de 1984 consacré au droit coutumier : F. Snyder, 1984, « Customary Law and the Economy », *Journal of African Law*, vol. 28, pp. 34-43.
5. Par ex, D. Darbon, J. Bois de Gaudusson, 1997, *La création du droit en Afrique*, Paris, ed. Khartala; E.T. Olawale, 1998, *La nature du droit coutumier africain*, Dakar : Présence Africaine (trad. L. Decouflé); B. de Sousa Santos, M. P. Meneses, 2006, *Law and Justice in a Multicultural Society : The Case of Mozambique,* Dakar : CODESRIA; E. Bernheim, 2011, « Le " pluralisme normatif "» : un nouveau paradigme pour appréhender les mutations sociales et juridiques ? », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, vol. 67, 2, pp.01-41.
6. H. K. Bhabha, 1994, *The Location of Culture*, London/New-York : Routledge; B. De Sousa Santos, « Épistémologies du Sud », *Études Rurales*, janv/juin 2011, n°187, pp. 21-50.
7. C. Oguamanam, W. Pue, « Lawyers' Professionalism, Colonialism, State Formation and National Life in Nigeria, 1900-1960: The Fighting Brigade of the People », *Social Identities,* vol. 13, n°6, 2007, pp. 769-785 ; voir le numéro spécial de la revue *Politique africaine*, 2015/2, n° 138, *Juristes, faiseurs d'État*.
8. Parmi plusieurs travaux : J-F. Chassaing, 1997, « Jurisprudence et sorciers », Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques, pp. 18-19 ; de manière générale sur cette question, des recherches sont en cours dans le cadre de l'ANR sur l'Etat et les institutions face à la sorcellerie contemporaine : https://einsa.hypotheses.org/category/publications (consulté le 1er septembre 2016).
9. On pense se référer ici aux travaux de Jean-Geoffroy Bidima, Taddeus Metz, OlufemiTaiwo, F. Okafor, J. Murungi.
10. I. Shivji, 1985, « Law in Independent Africa: Some Reflexions on the Role of Legal Ideology », *Ohio State Law Journal*, vol. 46, pp. 689-695.
11. On renverra au numéro spécial de la revue *Droit et Société*, 3/2015, P. Brunet, J-L. Halpérin, R. Nollez-Goldbach, (coord.), « Les styles judiciaires » : diversité des approches, nécessité des évolutions », *Droit et société*, 03/2015, n° 91, pp. 465-561.
12. On renverra à la proposition originale de Souleymane Bachir Diagne s'agissant de la Charte dite du « Mandé » : S. B. Diagne, « Philosophie africaine et Charte africaine des droits de l'homme et des peuples », *Critique,* 2011/8, n°771-772, pp. 664-671.
13. Thaddeus Metz critiquant d'ailleurs les thèses de Claude Ake en la matière : C. Ake, 1987, « The African Context of Human Rights », *Africa Today*, vol. 34, n°1/2, 1987, pp. 5-12. Les travaux de Metz ont d'ailleurs été discutés dans le South African Journal of Philosophy, 2007, vol. 26, n°4 : T. Metz, « The Motivation for " Towards an African Moral Theory" », S*outh African Journal of Philosophy*, vol. 26, n°4, pp. 331-335.
14. M. Bedjaoui, 1961, *La révolution algérienne et le droit*, Bruxelles : ed. De l'association internationale des juristes démocrates.
15. Par ex : C. Oguamanam, W. Pue, 2007, « Lawyers' Professionalism, Colonialism, State Formation and National Life in Nigeria, 1900-1960: The Fighting Brigade of the People », *Social Identities*, vol. 13, n°06, pp. 769-785 ; E. Brens, C. O., Adekoya, 2010, « Human Rights enforcement by People living in poverty : Access to Justice in Nigeria », *Journal of African Law*, vol. 54, n°2, p. 258-282 ; B. Ibhawoh, 2013, *Imperial Justice. Africans in Empire's Court*, Oxford: Oxford University Press.
16. I. Shivji, 2007, *Silences in NGO Discourse: NGOs in Africa*, Oxford/Nairobi: Fahamu&Pambazuka.
17. L'examen de tribunaux traditionnels tels les « Gacaca » au Rwanda pourrait permettre de se faire une première idée de la manière dont les juges africains se représentent un certain nombre de thématiques propres aux droits de l'homme.
18. Définir un tel concept permettrait d'appréhender les frontières des systèmes juridiques africains lesquelles ne peuvent se réduire à l'étendue géographique du continent. Tel est le cas du droit colonial par exemple. Sur cette question du concept d'Afrique, voir la récente thèse d'Abdelmadjid Salim, *Un concept d'Afrique*, Thèse, Université Paris Sorbonne, 2015.
19. F. U. Okafor, 1984, « Legal positivism and the African Legal Tradition », *International Philosophical Quarterly*, vol. 24, n. 2, pp. 157-164.
20. Sur cette question, on renverra en langue française à C. Grzegorczyk, F. Michaut, M. Troper (dir.), 1993, *Le positivisme juridique*, Paris/Bruxelles, LGDJ-Story Scienta, coll. La pensée juridique moderne.

La pharmaceuticalisation du médicament en Afrique : usages et maux sociaux

Lamya Tennci

Anthropologie du médicament au sud. La pharmaceuticalisation à ses marges

Par Alice Desclaux et Marc Egrot (sous la direction de)

L'Harmattan, collection Anthropologies et Médecines, 273 pages, 29€,

ISBN : 978-2-343-05253-3

Dans le premier ouvrage consacré à l'anthropologie du médicament au Sud, les deux auteurs Van der Geest et Reynolds Whyte[1] introduisent leur préface en affirmant que « Les médicaments occidentaux inondent le Tiers Monde » (p. 12). Ce constat fait par ces derniers, illustre bien cette dynamique paradoxale qui est au cœur du processus de diffusion du médicament au Sud. D'un côté, il est observé un déficit dans l'approvisionnement en médicaments essentiels et de l'autre, une profusion en masse de médicaments marquée par une diversification des formes et des usages. C'est dans ce contexte, au cours des années 1980, que s'est développée une anthropologie du médicament particulièrement centrée dans les pays du Sud où des anthropologues ont pu contribuer à la mise en place de la stratégie de l'OMS visant à promouvoir les médicaments essentiels aux profits des populations à revenus intermédiaires ou limités. Ils intervenaient aussi auprès des usagers pour se renseigner sur leurs attitudes vis-à-vis de cette politique de santé. L'urgence étant de garantir la disponibilité du médicament au travers de l'application d'un système de soins de santé primaire, destiné notamment pour les maladies prioritaires.

Le champ de l'anthropologie du médicament a été marqué aussi par l'avènement de la mondialisation, le médicament devient un produit de la globalisation circulant entre les pays et faisant l'objet de transactions et de négociations sociales impliquant différents acteurs qui interviennent à différents niveaux, de la production à la consommation. La circulation du médicament lui confère une « vie sociale »[2], façonnée par une variété de sens et de significations en intrication avec d'autres logiques sociales, pharmacologiques, symboliques et culturelles. Avec la propagation de l'épidémie de sida, un nombre considérable de travaux ont été réalisés, ce qui a contribué à enrichir le champ de l'anthropologie du médicament au Sud. Ces études ont permis de mener des réflexions sur les difficultés des malades à accéder aux traitements par antirétroviraux en y intégrant une démarche compréhensive utilisant des outils qualitatifs. Un dispositif de santé publique se met en place afin d'améliorer l'accès au traitement du sida. Les rapports de pouvoir sont omniprésents dans ces politiques de « santé globale » du fait que les firmes pharmaceutiques sont régies par « une économie de la production selon des réglementations appréhendées au niveau mondial » (p. 23).

Articulé autour du concept de pharmaceuticalisation, cet ouvrage collectif coordonné simultanément par deux anthropologues et médecins Alice Desclaux et Marc Egrot, met l'accent sur des recherches de terrain portées particulièrement au sein des sociétés d'Afrique de l'Ouest. Il a pour objectif de questionner les rapports des individus aux médicaments, les usages et les représentations dont ils font part dans des contextes locaux extrêmement variés. Quels mécanismes et quels enjeux permettent finalement d'expliquer cette augmentation du volume des médicaments en circulation au Sud ? La réflexion a été menée par les codirecteurs de ce livre en revenant sur des éléments théoriques et critiques en ce qui concerne l'émergence du concept de la pharmaceuticalisation.

De la médicalisation à la pharmaceuticalisation

Dans leur introduction, Alice Desclaux et Marc Egrot analysent finement le processus de pharmaceuticalisation en rapport avec le terme de médicalisation. Ce dernier est discuté par les auteurs qui montrent les limites de son utilisation étant donné qu'il a été conçu en référence aux dynamiques propres des pays du Nord. En effet, le terme de médicalisation a été largement déployé dans les années 1970 par les sociologues et les chercheurs en sciences sociales au moment où la critique socio-politique de la médecine a atteint son apogée[3]. Dès lors, la médicalisation est définie par ce « processus qui conduit à considérer des phénomènes divers comme relevant de la santé et de la maladie, et à les interpréter et les traiter comme des troubles pathologiques » (p. 28). Contrairement aux définitions et usages donnés à la médicalisation dans les pays du Nord, cette notion serait moins pertinente en Afrique car la profession médicale n'est plus la seule à détenir un savoir sur la maladie ni le pouvoir de définir un traitement. D'autres acteurs sont impliqués dans la distribution, la profusion et la promotion des médicaments, tels que les intervenants communautaires et les patients experts. D'après les concepteurs de cet ouvrage, il serait plus judicieux de parler de pharmaceuticalisation, étant donné qu'en Afrique, la population a davantage besoin de médecine et de soins[4], ce qui explique la forte croissance des volumes de médicaments en circulation. Leur diffusion se fait en dehors du secteur proprement biomédical avec une moindre intervention des professionnels de la santé. Les personnes auraient recours aux médicaments de façon autonome sans passer forcément par une prescription médicale et une relation de soin. Par conséquent, le médicament se retrouve en libre circulation à tous les recoins du marché informel, dans les espaces publics comme domestiques, favorisant en cela le recours à l'automédication. En définissant la pharmaceuticalisation par « l'augmentation des volumes des médicaments en circulation et le processus culturel et social (aux résonances économiques et politiques) qui consiste à donner une réponse en termes de médicament à des questions d'ordres divers » (p. 254), la majorité des contributions de ce livre, abordent la question de la pharmaceuticalisation en analysant les processus sociaux spécifiques des pays d'Afrique dans un contexte de surconsommation des médicaments. Une approche par les marges[5] est sciemment utilisée afin de repérer les formes sociales particulières de la pharmaceuticalisation.

Analyser de l'intérieur les logiques de cette extension des médicaments est une démarche innovante auxquelles se prêtent les auteurs de ce livre qui sont tous reconnus par leurs travaux sur l'anthropologie du médicament. Quatre niveaux d'analyse sont ainsi développés et mis à l'épreuve du terrain.

A la marge du paiement

La première partie, *Le médicament à la marge du paiement,* examine les modalités à l'œuvre dans les politiques de gratuité des médicaments et celle du don en Afrique de l'Ouest. Situé à la marge des normes biomédicales, le médicament dévoile les multiples usages sociaux, économiques et politiques dont font référence les acteurs sociaux concernés.

Dans son texte sur la mise en place de la politique de distribution gratuite des antirétroviraux pour les malades du sida au Sénégal, Bernard Taverne analyse les modalités de construction d'une décision de santé publique qui marquera le passage du pays d'un mode de financement payant des médicaments à une distribution gratuite gérée par le système public de santé. Cette décision s'inscrit dans l'histoire mondiale et sénégalaise de l'accès aux traitements ARV. La restitution de sa biographie, telle qu'évoquée par l'auteur montre à juste titre comment le Sénégal fut le premier pays pionnier en matière de gratuité des traitements du VIH qui a influencé les politiques des pays voisins, et par la suite, les décisions de l'Organisation mondiale de la santé et ce malgré les réticences rencontrées dans l'application de cette initiative au niveau local. Toujours dans le cadre des politiques de santé publique de gratuité nouvellement instaurées dans certains pays d'Afrique[6], Valéry Ridde et Oumar Mallé Samb, analysent les différents points de vue et les représentations des agents de santé à l'égard du nouvel instrument politique qu'est l'exemption du paiement direct des médicaments et des soins. Ils constatent, néanmoins, des avis partagés entre ceux qui approuvent la gratuité des soins, ceux qui la dévalorisent et ceux plus sceptiques qui s'inquiètent de la pérennité de la mesure et des effets pouvant amoindrir la qualité des soins. Deux autres textes abordent la question du don de médicament sous l'angle de l'anthropologie de l'échange. Marc Egrot s'intéresse aux dons d'antirétroviraux au Sénégal au cours des années 2000 et 2004. Il y montre les stratégies des malades et des professionnels de santé pour accéder aux traitements qui, à l'époque, sont très chers et difficilement accessibles. Plusieurs formes sociales de don sont alors construites par les différents protagonistes aux finalités multiples qui dépassent largement la seule motivation thérapeutique. Ashley Ouvrier, quant à elle, examine les logiques sociales du don de médicaments dans le cadre de la relation soignant-soigné dans un dispensaire de Guédiawaye, dans la banlieue de Dakar. Elle y montre les conséquences des réformes adoptées par le gouvernement sénégalais qui oblige les patients à participer financièrement aux soins, du fait de la mise en place d'un système de recouvrement des coûts de santé. Il en résulte qu'une partie de la population pauvre trouve des difficultés à payer les médicaments essentiels à leur problème de santé, ce qui laisse place à l'émergence du commerce informel du médicament et au développement du secteur confessionnel de soins. Dans le « dispensaire des sœurs » de Guédiawaye, l'accès aux soins et aux médicaments est moins cher mais il est construit à partir de considérations culturelles et personnelles que certains soignants ne manquent pas d'exprimer à l'égard des patients, ce qui révèle des logiques en termes d'inégalité et d'exercice du pouvoir.

A la marge de l'approvisionnement formel

Dans cette deuxième partie, le médicament est appréhendé à la marge des réglementations nationales et internationales, considéré comme marchandise mais aussi comme objet de transactions commerciales et financières. Il est au centre d'enjeux politiques et économiques s'éloignant ainsi de l'intérêt thérapeutique des malades. C'est dans ce cadre que Bernard Taverne er Marc Egrot analysent un trafic de médicaments antirétroviraux entre le Sénégal et plusieurs pays européens. Cet évènement fût relayé publiquement au niveau mondial en octobre 2002 dévoilant une réexportation illégale de médicaments contre le sida vers l'Europe en provenance du Sénégal pour les revendre à des prix de vente européens alors que ces médicaments avaient bénéficié d'accords commerciaux internationaux dans le but de réduire le prix en faveur des pays pauvres. Le traitement de l'affaire était reçu différemment, au niveau local comme au niveau international. Localement, l'évènement a été en décalage par rapport aux enjeux qui se dessinaient à l'international. Les acteurs concernés étaient préoccupés surtout par un règlement de compte politique entre l'acteur principal de ce détournement et ses opposants politiques, sans jamais évoquer

les aspects réglementaires concernant l'approvisionnement en médicaments des pays du Sud. A l'international, l'affaire a fait l'objet d'une instrumentalisation de la part des industriels pharmaceutiques. En imposant aux instances européennes une réglementation visant à éviter le détournement vers des pays de l'Union européenne de certains médicaments essentiels, le lobby des industriels pharmaceutiques a préservé de cette façon sa position dominante au sein du marché européen des médicaments, ce qui lui a permis de sortir indemne de cette affaire.

A travers l'analyse du marché informel du médicament au Bénin, Carine Baxerres s'interroge sur la manière dont est construit socialement un problème majeur de santé publique : celui de la contrefaçon pharmaceutique, considérée comme la « copie frauduleuse d'un médicament sans autorisation et sans respect des droits de propriétés intellectuelles » (p. 131). L'auteure y démontre les amalgames attribués à la circulation des médicaments informels dans les marchés ouest-africains considérés systématiquement comme des produits contrefaits ou de mauvaise qualité. Son travail ethnographique auprès des vendeurs grossistes du marché international de Cotonou, le marché Dantokpá au Bénin lui a permis de constater que la majorité des médicaments vendus provient des circuits formels du Bénin et des pays francophones et anglophones voisins[7] et qu'ils ont ainsi bénéficié d'autorisations de mise sur le marché. La construction sociale d'un tel discours sur la contrefaçon pharmaceutique comme étant liée à l'invasion du marché informel des médicaments en Afrique de l'Ouest, serait aussi l'objet de stratégies, de la part des dirigeants des firmes et des acteurs étatiques occidentaux, élaborées à l'encontre des firmes issues des pays émergents – tels que l'Inde ou le Brésil – engagées dans l'industrie du médicament générique, dans le but de maintenir l'exclusivité du marché pharmaceutique aux seules multinationales occidentales.

En restant toujours dans le domaine de la circulation officieuse des médicaments, Pascale Hancart-Petitet investit un terrain qui s'éloigne de l'Afrique, pour nous parler de l'engouement des Cambodgiennes à « la pilule chinoise »[8], utilisée notamment pour ses effets contraceptifs et abortifs. Cette pilule était importée illégalement au Cambodge bien qu'elle fût l'objet de nombreuses protestations et interdictions en France puis aux Etats-Unis. En dépit de la légalisation de l'avortement au Cambodge en 1997, les autorités sanitaires ont du mal à mettre en place un dispositif efficace et sans risque favorisant ainsi l'accès des femmes à l'avortement, ce qui expliquerait en partie, la popularité et l'utilisation massive de cette pilule.

A la marge du thérapeutique

Dans cette troisième partie, on retrouve une des dimensions importante de l'utilisation des médicaments par la population qui porte cette fois-ci sur la construction sociale et collective des effets secondaires de certains médicaments. Les professionnels de santé considèrent que pour être efficace, un produit médicamenteux comprend systématiquement des effets toxiques ou allergiques qu'il convient de mieux maîtriser l'utilisation. Par contre, ce n'est pas ce qu'en pensent les usagers. Leurs expériences à l'égard des effets indésirables des médicaments, déterminent leur recours et leur observance à ces produits. C'est dans ce cadre qu'Alice Desclaux explore, à partir d'une enquête anthropologique menée au Sénégal, les différentiations entre Nord et Sud découlant de la perception des effets secondaires très spécifiques des antirétroviraux auprès de personnes atteintes de VIH. Parmi les modifications qu'apporte un traitement par ARV, les lipodystrophies sont des troubles qui s'expriment par une répartition anormale des graisses dans plusieurs parties du corps. Elles sont d'ailleurs interprétées et perçues diversement par les acteurs concernés. Ces médicaments ne sont pas considérés comme la cause principale de la lipodystrophie et les déformations corporelles qui en sont induites ne sont pas toujours identifiées par les malades comme un trouble spécifique. On leur attribue le plus souvent une étiologie sociale associée à des soucis familiaux et au système d'interprétation propre à la société sénégalaise. Dans ce contexte africain bien particulier, les personnes vivant avec le VIH reçoivent très peu d'informations sur la gravité de ces troubles médicamenteux, contrairement aux pays du Nord où les médecins ont l'obligation de parler à leurs patients de ces effets indésirables et cela dès le début du traitement. De la même façon que pour le VIH, les effets secondaires des contraceptifs hormonaux utilisés par la communauté locale dans trois pays de l'Afrique de l'Ouest (Burkina-Faso, Ghana et Sénégal) font l'objet d'appréhensions et de réinterprétations à la marge des critères biomédicaux et de la pharmacopée. Maria Teixeira et ses collaborateurs de l'équipe ECAF[9] ont démontré dans leur recherche, que des positionnements contradictoires sont ainsi adoptés par les femmes. D'une part, les méthodes hormonales de contraception leur permettent de contrôler des grossesses non prévues et d'autre part, la crainte des effets secondaires de la pilule, leur fait parfois abandonner la contraception. Pour certaines femmes, ces effets secondaires peuvent au contraire être recherchés en référence aux représentations sociales de la féminité, du corps et de la sexualité.

A la marge du médical

Cette dernière partie nous invite à voir autrement le médicament en dehors du champ médical qui lui est réservé habituellement. Trois recherches intéressantes explorent la diversité des usages et des représentations que construisent les usagers à l'égard de certains médicaments ou ceux considérés comme tels. La première étude réalisée par Blandine Bila à Ouagadougou au Burkina-Faso, explore l'ethnographie des stimulants sexuels utilisés par les femmes et les hommes non pas en raison d'une pathologie médicale mais en réponse à un « besoin perçu » et qui sont fortement diffusés dans le secteur informel. En investiguant le marché très prisé des stimulants sexuels, B. Bila y découvre des produits variés dont la classification permet de distinguer des formes différentes pour les femmes et les hommes, cela lui permet aussi de se rendre compte de l'évolution des rapports sociaux de sexe et de la transformation de la sexualité en Afrique de l'Ouest, dans un contexte marqué par de fortes mutations urbaines.

Dans le domaine de la santé reproductive, Anita Hardon mène un travail comparatif sur les pratiques contraceptives dominantes dans trois pays distincts que sont les Pays-Bas, les Philippines et l'Afrique du Sud. Face à la diversité de l'offre contraceptive, il s'avère qu'une seule méthode prédomine dans chaque pays et qui diffère selon la spécificité du contexte socio-culturel et historique local. Les motifs sous-jacents à l'utilisation de ces méthodes dévoilent des stratégies et des logiques très hétérogènes de la part des jeunes femmes qui les adaptent finalement en fonction de leur réalité sociale et de leurs préoccupations quotidiennes.

Le dernier chapitre d'Alice Desclaux est consacré à la diffusion au Sénégal de produits phytoremèdes à base d'Aloevera, une plante médicinale transformée en complément alimentaire par une firme pharmaceutique de marketing en réseau. Le produit est considéré par les utilisateurs comme un médicament alors qu'il n'en n'est pas un sur le plan juridique. Sa popularité tient au fait qu'il porte certains attributs physiques, sociaux et symboliques d'un médicament (présentations, informations sur l'emballage, présence d'une notice, séances de formation organisées par la firme, etc.). Cette étude de cas a le mérite de préciser que l'usage industriel octroyé à cette plante n'a pas besoin d'être validé par des recherches cliniques. Au lieu d'être légitimé par une médecine basée sur la preuve (*evidence-based médicine*), c'est bien une légitimité basée sur le marché (*market-based medicine*) qui a renforcé sa forte diffusion dans les pays du Sud.

Au-delà de la pharmaceuticalisation au Sud

La qualité des différentes contributions présentées dans cet ouvrage et la richesse ethnographique qu'ont su transmettre tous ces auteurs, amène le lecteur à observer autrement les stratégies globales de santé publique de diffusion du médicament dans les pays du Sud. L'extension quantitative des médicaments désignée par le concept de pharmaceuticalisation ne se limite pas seulement à une approche biomédicale et technique. Elle est au contraire au cœur d'enjeux sociaux déployés par différents acteurs sociaux dont les motivations peuvent concerner des intérêts et des croyances populaires tout aussi divergents que leur rapport subjectif au médicament. Disposer de médicaments efficaces ne suffit pas à faire disparaître une maladie ou un virus si une réelle prise de conscience des inégalités sociales et économiques n'est pas considérée parmi les priorités. En définitive, on peut souligner que des thématiques comme celles du médicament peuvent être investies par les anthropologues en apportant un regard différent et critique du « fait » pharmaceutique. L'analyse du médicament se prête également à des « analyses en termes de marchandisation de la santé, comme conséquence de la mondialisation »[10] (p. 262), champ

Notes

1. S.Van Der Geest, S.R.Whyte, 1988. *The Context of Medicines in Developing Countries: Studies Pharmaceutical Anthropology*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
2. Voir l'usage qui a été fait de cette notion par A. Appadurai, 1988. *The social life of things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge: Cambridge University Press.
3. On peut se référer aux travaux de P. Conrad, 1975 [2006], *Identifying Hyperactive Children: The Medicalization of Deviant Behavior*, Farnham, Ashgate Publishing Limited, et de I. Illich, 1975, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, Paris, Seuil, sur la critique sociale et politique de la médecine et la profession médicale.
4. On peut suivre, à ce propos, l'émission « priorité santé » diffusée sur RFI (Radio France Internationale) le 17 août 2015, où les deux éditeurs de l'ouvrage ont été les invités de l'émission suite à la parution de leur ouvrage collectif en janvier 2015 : http://www.rfi.fr/emission/20150817-anthropologie-medicament.
5. L'approche par « la marge » telle que développée par les directeurs scientifiques de l'ouvrage est appréhendée différemment de celle qui est définie par les organismes internationaux et de « santé globale » qui la définisse en terme de vulnérabilité résultant d'une injustice sociale. La gestion de la santé de la population serait ainsi mesurée en fonction des normes internationales régis par un « système global » général. La marginalité est redéfinie ici comme une forme sociale d'expression minoritaire moins reconnue par les cadres juridiques ou politiques car elle peut se construire aussi en adhérant ou en s'opposant au modèle dominant.
6. Il s'agit notamment d'études et d'enquêtes de terrain réalisés au Mali, Niger et Burkina Faso.
7. Pour les pays francophones voisins au Bénin, il s'agit du Togo, le Burkina Faso et le Niger ou plus éloignés tels que le Mali, le Sénégal, le Cameroun, le Gabon et le Maroc. Les pays anglophones voisins correspondent au Nigéria et au Ghana.
8. La pilule chinoise est nommée ainsi par la population du Cambodge. Elle est également connue sous le nom de RU 48®. C'est une combinaison de mifépristone et de misoprostol. Elle fût produite et commercialisée en France en 1980 principalement pour des IVG (interruptions volontaires de grossesse). Suite à de nombreuses protestations par des mouvements anti-avortement, elle a été retirée de la vente. Aujourd'hui, elle est validée dans de nombreux pays.
9. L'équipe Ecaf (Emergency Contraception in Africa)
10. Voir aussi M. Abélès, 2008, *Anthropologie de la globalisation*, Paris : Payot.

Pensée arabo-islamique et questions philosophiques contemporaines

Mustapha Haddab

Pourquoi lire les philosophes arabes ?

Par Ali Benmakhlouf

Éditions Albin Michel, Paris, 2015, 208 pp, 16€

Éditions Sedia, Alger, 2016, prix 600 DZD, ISBN : 9789947872918

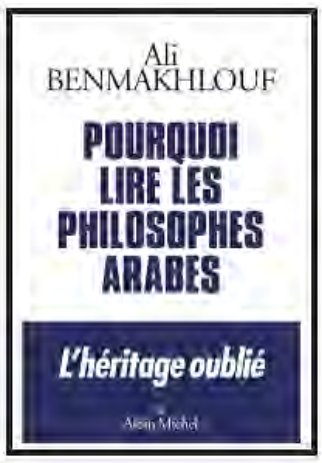
On pourrait sans doute faire remonter à l'avènement du cartésianisme, cette longue période pendant laquelle la philosophie arabo-islamique, associée en Occident à l'ensemble de la pensée médiévale, a été dans une large mesure en quelque sorte écartée de la réflexion et de la recherche philosophiques. Dans son ouvrage intitulé « Pourquoi lire les philosophes arabes ? », Ali Benmakhlouf s'efforce de rendre compte tout à la fois des caractéristiques de la philosophie contemporaine qui contribuent à redonner de l'intérêt pour la philosophie arabo-islamique, et expose les raisons pour lesquelles les problématiques et les thématiques sur lesquelles cette dernière s'était construite, doivent être prises en compte à notre époque. La méthode historique qui s'est imposée au XIXe siècle, note ainsi l'auteur « …finit par exclure les huit siècles d'effervescence intellectuelle du monde arabe, considérant que l'essentiel était la transmission de la philosophie grecque, comme si cette transmission se faisait de manière neutre » (p. 22).

Ali Benmakhlouf s'attache à définir la nature des rapports qui lient la philosophie arabo-islamique à la philosophie grecque. Il montre que les philosophes arabes ont interrogé la philosophie grecque, particulièrement l'œuvre de Platon, celle d'Aristote et aussi celle des néo-platoniciens, dans une large mesure pour étayer leurs analyses de problèmes philosophiques et théologiques engendrés par la révélation islamique, et ses prolongements éthiques, juridiques et politiques. On pourrait ainsi dire en reprenant l'un des concepts fondamentaux d'épistémologie bachelardienne, que les philosophes arabes faisaient une lecture récurrente de la philosophie grecque. Ce besoin de s'appuyer sur la pensée grecque a conduit les philosophes arabes à mettre au point tout une méthodologie originale de lecture des œuvres des grands philosophes grecs. Ainsi al-Kindî, al-Fârâbî, Ibn Sîna et Ibn Rochd ont-ils consacré à l'analyse des œuvres de Platon, d'Aristote et des néo-platoniciens différents types de travaux (traductions, commentaires, comparaisons, synthèses, etc.) qui ont constitué pour plusieurs siècles des instruments indispensables à la compréhension de ces auteurs. Un bel exemple du caractère innovant et créateur de la pratique du commentaire chez Ibn Rochd, est donné par Ali Benmakhlouf dans son analyse des modifications que ce dernier a introduites dans sa définition du concept aristotélicien d'intellect.

> « Quand on lit le traité de l'âme d'Aristote et le commentaire moyen qu'Averroès lui consacre, écrit l'auteur, on pourrait dire à première vue que le commentaire ne fait que suivre fidèlement le texte du philosophe grec. Mais petit à petit apparaissent des différences et elles sont de taille. Aristote dit que l'intellect tantôt reçoit les intelligibles, tantôt les produits. Mais s'agit-il du même intellect ? Averroès n'élude pas la question… L'intellect est un selon Averroès. Mais en tant qu'il reçoit les intelligibles, il est en puissance, et en tant qu'il fait les intelligibles, il est en acte. Mais c'est toujours du même intellect qu'il s'agit » (pp.23-24).

Les philosophes arabes ont été particulièrement soucieux de s'approprier les enseignements du platonisme et de l'aristotélisme en matière de théorie de la connaissance et de logique. Leur ambition était de constituer, à partir de ces enseignements un « organon » susceptible de les conduire à des savoirs sur l'être, la divinité, la place de l'homme dans le cosmos, la constitution des règles juridiques, l'organisation de la Cité, etc., dont la vérité puisse être rationnellement établie.

> « La logique aristotélicienne, note ainsi Ali Benmakhlouf, fut commentée par eux (les philosophes arabes) selon des règles précises, avec cette insistance qu'il s'agit bien d'une discipline incorporée au contenu de toute connaissance dès lors qu'elle concerne les formes correctes de l'inférence, ce n'est donc pas un simple préambule à la connaissance ou son instrument commode » (p. 28).



L'auteur perçoit ainsi un trait de modernité dans le lien que les philosophes arabes établissent entre la logique, la rhétorique et la dialectique. Dans la tradition philosophique de langue arabe, fait observer Ali Benmakhlouf, la diversité des types de discours, le discours démonstratif, le discours rhétorique, le discours dialectique et le discours poétique, ne renvoie pas à une diversité de « vérités », mais consacre seulement la diversité d'accès à une Vérité unique. Pour Averroès, « l'accès à la vérité peut être distinct ; par la voie rhétorique ou par la voie démonstrative, mais cela ne signifie pas que la vérité est plurielle ou même duelle » (p. 74).

A. Benmakhlouf repère l'existence d'une affinité entre des courants essentiels de la philosophie contemporaine – les courants liés à la logique, la philosophie analytique et le structuralisme – et le caractère non subjectiviste et non psychologisant de la réflexion démonstrative de la majeure partie de la philosophie arabe. « L'intellect chez Averroès, note-t-il ainsi, n'est pas d'abord humain comme l'est la raison. C'est une instance de pensée à laquelle l'homme prend part mais qui n'est pas d'abord en lui » (p. 21). « Cette attitude pré-cartésienne d'Averroès, note encore Ali Benmakhlouf, trouve un écho dans les travaux contemporains de ceux qui veulent reconnaître une autonomie à l'intelligence scientifique, et qui refusent de la réduire à l'intelligence humaine. La pensée est une chose, les processus psychiques sont une autre chose, disait le logicien allemand de la fin du XIXe siècle Gottlob Frege » (p. 26).

> « Certes, note l'auteur, entre les philosophes médiévaux et la philosophie contemporaine, il y a une discontinuité des épistémai, une discontinuité des méthodes notamment, mais une telle discontinuité ne signifie ni absence de « récurrence » des mêmes problèmes, ni absence d'une « même histoire » (p. 105).

Si la pluralité des formes d'accessibilité à la vérité n'ôte rien à l'unicité de celle-ci, c'est parce que la vérité coïncide avec l'Unité de l'Être. Cette conviction apparaît ainsi avec beaucoup de clarté par exemple dans l'ouvrage d'al-Fârâbî intitulé *L'harmonie entre les opinions de Platon et d'Aristote*[1]. Selon al-Fârâbî, Platon et Aristote formulent leur conception de la logique, de l'ontologie, de l'éthique et de la politique sur les formes plus que sur le fond de leur idées philosophiques, qu'ils paraissent diverger. L'attribution erronée à Aristote d'un texte dont le véritable auteur était en fait Plotin, a certes contribué à rendre moins grandes les différences entre la philosophie de Platon et celle d'Aristote. Mais cette concordance recherchée entre ces deux pôles de la pensée antique, s'inscrit aussi dans le dessein des philosophes arabes de montrer la complémentarité du savoir fondé sur la révélation et celui fondé sur la démonstration et l'observation.

> « Ce dont il s'agit note A. Benmakhlouf dès le début de l'ouvrage cité (*L'harmonie entre les opinions de Platon et d'Aristote*), c'est bien de l'osmose conçue entre le style poétique de Platon et le style didactique et explicite d'Aristote, les deux philosophes se retrouvent sur l'essentiel, la démonstration » (p. 17).

L'auteur s'efforce d'établir des liens entre les processus selon lesquels les philosophes arabes ont à la fois assimilé et affiné les instruments logiques et plus largement cognitifs légués par les philosophes grecs, et les caractéristiques des solutions qu'ils ont préconisées à la question fondamentale des rapports entre le savoir révélé et le savoir acquis par l'actualisation des potentialités de l'intellect. Parlant d'al-Kindî, A. Benmakhlouf écrit : « L'Un, l'Etre, ces notions métaphysiques bien abstraites ont leur point d'application dans le texte sacré pour peu qu'on veuille bien détendre de manière argumentative celui-ci et en expliquer les notions par l'outil métaphysique » (pp. 70-71). Pour les philosophes arabes nourris de la philosophie grecque et alexandrine, la Vérité peut être recherchée ou exposée aussi bien dans le langage de la rhétorique, dans le discours de la dialectique ou dans le discours démonstratif ; il est nécessaire toutefois que des interférences, qu'elles soient délibérées ou non entre ces différents types de discours ne se produisent pas.

C'est dans ce cadre que situent les philosophes arabes les rapports du discours philosophique et des textes révélés et en tout premier lieu le Coran. Contrairement, souligne A. Benmakhlouf, à ce qu'une longue tradition, surtout occidentale, a laissé croire, cette conception de la relation aux textes révélés, n'instaure pas la croyance en l'existence d'une « double vérité ». L'auteur note ainsi en s'appuyant en particulier sur Ibn Rochdque « l'accès à la vérité peut être distinct : par la voie rhétorique ou par la voie démonstrative, mais cela ne signifie pas que la vérité soit plurielle ou même duelle » (p. 74). Pour l'auteur, cette unicité de la Vérité, au-delà des modes d'exposition et d'accessibilité différents, est conçue plus radicalement chez al-Fârâbî ; pour ce dernier «… chaque fois que les images de la religion se coupent des choses spéculatives desquelles elles sont l'image, on peut parler de religion dévoyée » (p. 83).

En plus des arguments inspirés de la logique et de la théorie de la connaissance dans leurs développements actuels, et des recherches contemporaines concernant les relations entre le concept et l'image, la raison et la métaphore etc., l'auteur enrichit son plaidoyer pour la nécessité de la lecture des philosophes arabes aujourd'hui, d'arguments relevant de la philosophie politique et de l'anthropologie.

A. Benmakhlouf insiste à juste titre sur le fait que dans les thématiques développées par les philosophes arabes, sont fortement présentes des préoccupations concernant la signification et le destin des communautés humaines, en particulier dans leurs rapports au Cosmos et à Dieu. « Averroès, dans le Commentaire Moyen sur la République de Platon, note ainsi l'auteur, ajoute une autre conciliation, celle du philosophe et de l'imam. Dans une société politique, le philosophe ne peut échapper aux relations naturellement difficiles avec les citoyens non philosophes » (p. 119). Pour les philosophes arabes le penseur ne saurait se tenir à l'écart du travail de législation qui se développe dans la Cité.

Un des signes les plus révélateurs de cette implication des philosophes dans les questions aussi bien d'ordre ontologique que pratique qui concernent la Cité, est l'importance qu'ils accordent à la rhétorique comme instrument d'éducation

des membres de la communauté. « C'est grâce à ces deux pratiques (la poétique et la rhétorique) que la vérité peut être donnée au plus grand nombre : exemples, images, métaphores, voilà des outils cognitifs à valeur pratique quand on veut que le message de vérité quitte les zones réservées de l'abstraction » (p. 117).

L'une des pistes de réflexion les plus pertinentes qu'ouvre cet ouvrage réside dans les rapprochements que l'auteur signale entre les préoccupations, liées à la politique et à l'art de gouverner, récurrentes dans l'ensemble de la pensée arabe et celles qui concernent l'art de soigner. Le « paradigme médical », fait remarquer A. Benmakhlouf, oriente dans une mesure considérable, la pensée éthique et anthropologique des philosophes arabes. Pour analyser les modalités de cette présence du « paradigme médical » dans la philosophie arabe, l'auteur s'appuie sur plusieurs notions que Michel Foucault a élaborées au cours de son approche des techniques de « gouvernement de soi » et de « souci de soi », ou de « culture de soi », révélatrices de modes de pensée régissant des systèmes de pensée et des systèmes de conduites sociales. Dans l'ouvrage qu'A. Benmakhlouf a consacré à Averroès[2], il note que le paradigme médical est inséparable d'une réflexion philosophique plus large. « Les trois philosophes importants du XIIe siècle –Ibn Bajja, Ibn Tofayl et Ibn Rochd – sont certes médecins, mais la philosophie fut loin d'être pour eux une activité marginale »[3].

La pratique du droit, comme la réflexion sur ses fondements, ont occupé une place importante dans l'œuvre des philosophes arabes. Pour les penseurs arabes se situant dans la continuité de la philosophie grecque et alexandrine, note A. Benmakhlouf, « ce n'est pas parce que le droit musulman prend sa source dans le texte sacré qu'il est contraire à l'intellect » (p. 154). Autant dans sa philosophie juridique que dans sa pratique du droit, Ibn Rochd par exemple trouve justifié cette compatibilité de la sagesse coranique et de l'intellect. Pour démontrer cette compatibilité. Ibn Rochd se base sur la parenté entre le paradigme de la connaissance qu'est le syllogisme démonstratif et le paradigme juridique que constitue le raisonnement analogique.

Les thèmes de la pensée philosophique arabo-islamique dont l'auteur examine aussi bien les significations intrinsèques que leur rapports aux problématiques et aux concepts heuristiques de la philosophie, de la logique,[4] de la linguistique et de l'histoire contemporaines, sont nombreux et l'on ne saurait les évoquer tous ici. Au demeurant son objectif est loin d'être celui d'une énumération exhaustive des thèmes de la philosophie arabe, mais plutôt celui de lever la cloison qui s'est établie, en partie à cause des effets sur la pensée occidentale de la révolution cartésienne, et qui a tendu à écarter de la pensée moderne et contemporaine, les problématiques construites par la philosophie arabe et leurs prolongements dans l'Occident médiéval. La dénégation de cette période de la philosophie n'a pas lieu d'être et ce livre a le mérite de le montrer en établissant qu' « une communication » entre les thématiques de la philosophie arabe et les développements de la logique, de l'ontologie et de la science juridique modernes, a lieu dans les faits explicitement ou le plus souvent implicitement.

On est conforté à la lecture de cet ouvrage, dans la conviction qu'il est indispensable que les conditions didactiques d'une familiarisation avec les thématiques et les textes de la philosophie arabe soient réunies dans nos établissements secondaires et supérieurs. Loin de constituer un obstacle à l'appréhension des œuvres philosophiques post-cartésiennes, l'intégration des textes de la philosophie arabe à la culture des lycéens et des étudiants contribuerait au contraire certainement à les introduire aux débats philosophiques contemporains.

Notes

1. Cet ouvrage a fait l'objet de plusieurs traductions ; on peut renvoyer à celle de Dominique Mallet, Institut Français de Damas, 1990.
2. Ali Benmakhlouf, 2015, *Averroès*, Paris, Editions Perrin.
3. Idem, p. 41.
4. Les pages que consacre A. Benmakhlouf aux rapports entre la logique aristotélicienne et arabe et les recherches logiques récentes sont particulièrement pertinentes, à la mesure de la culture qui est la sienne en logique contemporaine ; il est en particulier l'auteur de plusieurs ouvrages sur Russel et Frege. « Entre le médiéval et le contemporain note ainsi l'auteur, il est des rencontres philosophiques inattendues : Saint Thomas d'Aquin et Wittgenstein, Frege et Averroès. La philosophie contemporaine anglo-saxonne a mis en évidence une forme de transcendance de la pensée par rapport à l'homme ou du moins par rapport à la psychologie humaine », (p. 27).

Lecture hybride à travers la (ré)conquête d'une Histoire et/ou d'un imaginaire

Kahina Bouanane-Nouar

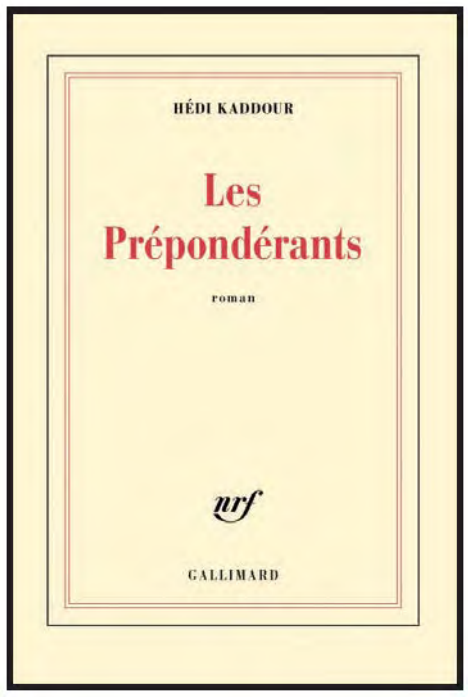
Les Prépondérants

Par Hédi Kaddour

Editions Gallimard, Collection Blanche, 2015, 464 pages, 21,00€
ISBN : 9782070149919

Les jurés de l'Académie Française ont décerné le prix ex-æquo à Hédi Kaddour pour son roman *Les prépondérants* (avec Boualem Sensal). Dans ce roman, l'auteur structure, en premier lieu, le heurt des cultures, la confrontation d'individus aux valeurs différentes notables français, élites arabes. En second lieu, l'auteur reprend la trajectoire historique du colonialisme, de la condition de la femme, de religion et de civilisation. Hédi Kaddour dessine à travers les regards croisés de ses personnages une fresque d'un monde hybride, traversé par de multiples lignes de frontières.

L'auteur est né le 1er juillet 1945 à Tunis d'un père tunisien et d'une mère française pied-noir. Lorsqu'il est âgé de 12 ans, la famille s'installe en France. C'est là qu'il suit des études de lettres modernes et devient agrégé dans ce domaine ainsi que traducteur dans diverses langues (l'anglais, l'allemand et l'arabe). Il mène une carrière d'enseignant de la littérature française et de la dramaturgie à l'École normale supérieure de Lyon et donne également des cours sur l'écriture journalistique dans les formations aux métiers de la presse. Hédi Kaddour travaille aussi comme professeur de littérature à la New York University in France, implantée à Paris. Il rédige des critiques littéraires pour divers périodiques tels que *Le Monde*, *Libération* et *Le Magazine littéraire.* C'est d'ailleurs grâce à l'art poétique, qu'il entre en littérature, publiant de nombreux recueils de poèmes, sept en tout. Le premier, *Le Chardon mauve*, parait aux éditions Le Temps des cerises en 1987 et les suivants aux éditions Gallimard à partir de 1989. Il commence à rédiger son premier texte en prose, *Waltenberg*, en 1997. Ce titre parait en 2005 et se voit décerner le prix Goncourt du premier roman. Dans la foulée, ce récit d'aventures et d'espionnage est élu « meilleur roman français de l'année 2005 » par le magazine *Lire* et reçoit de nombreux éloges de la part des critiques. Le deuxième roman de Kaddour, *Savoir-vivre*, est publié en 2010.



Le roman s'ouvre sur des personnages au caractère marqué. L'auteur les fait évoluer au gré des discussions, des dérisions et des rivalités. Le lecteur retrouve principalement Kathryn, la « star » de cinéma américaine, Raouf, le fils du notable local à l'éducation française et arabe, Ganthier, le propriétaire terrien qualifié de « seul français que la domination n'ait pas rendu idiot », Gabrielle, la journaliste française aventureuse, et Rania, jeune veuve issue de la bourgeoisie, traditionnelle et audacieuse. Des bourgeois qui se confrontent à la réalité du monde, à Nahbès, mais aussi à Paris et en Allemagne, où se forment d'autres colères, d'autres révolutions.

Les Prépondérants est un roman qui décrit des personnages qui portent en eux le reflet d'une époque où la décolonisation semble lointaine. Il dépeint un tableau enveloppant les préjugés raciaux, sociaux et moraux, la confrontation au réel et la désillusion. On observe la manière dont se confrontent ces mondes en apparence si différents. Hédi Kaddour relate la vie des prépondérants, des notables français qui se font un devoir de diriger énergiquement la population locale sous le prétexte de leur supériorité, veulent vraiment briser en réclamant la fin du protectorat pour une colonisation telle la Guerre d'Algérie. Un équilibre qui va pourtant être rompu par l'arrivée d'une équipe de tournage américaine. La liberté de son comportement et de ses rapports avec les colons et surtout avec les arabes modifiant progressivement les relations des uns et des autres. Le lecteur voit défiler, à travers leurs histoires sentimentales entrecroisées, la lutte de femmes militantes contre une société musulmane machiste en passant par l'émancipation de certains jeunes arabes éduqués par le communisme, d'une Allemagne ruinée, sous occupation française, tentée par le nazisme pour se sortir d'une situation méprisable à Paris des années 1920.

Hédi Kaddour relate, donc, la vie hybride d'une ville d'Afrique du nord après la Première Guerre mondiale**.** Le lecteur reconnait la ville de Nahbès, on (re)trouve des colons comme Ganthier : l'ancien séminariste et officier de réserve. Rania, jeune veuve tunisienne, énergique et indépendante, à la tête d'une grande ferme et qui a su s'échapper du clivage de la tradition. Elle pense que « trop de science c'est la science des incroyants ». Son cousin, Raouf, jeune nationaliste, fils du Caïd, vient d'avoir son baccalauréat. Il est admirateur de Balzac et Montesquieu. Il tombe amoureux de l'épouse du réalisateur Neil Dantree, lui aussi fervent lecteur de Balzac, la belle actrice aux yeux gris, Kathryn Bishop. Hédi Kaddour met en place une équipe hollywoodienne libre de mœurs. L'intérêt de ce texte va au-delà des rapports amoureux, il s'agit aussi des relations géopolitiques, le choc des cultures et des continents, les voyages dans l'Après-guerre. Les acteurs aspirent à la liberté civile et politique face à la domination, l'hypocrisie et l'exploitation du colonialisme. Les colons prépondérants se cramponnent à leurs privilèges.

Hédi Kaddour plonge ses personnages dans les années 1914-1918 en annonçant en filigrane des blessures à venir : nous sommes dans les années 1920, dans

une ville qui semble comme imaginaire du Maghreb, Nahbès, que l'on peut situer du côté, sans doute de la Tunisie, puisqu'on y retrouve un protectorat et qu'il y est aussi question d'un souverain, l'auteur a sûrement creusé dans de nombreux stigmates de la guerre. Elle a fait de nombreuses veuves dont la jeune Rania, qui n'envisage pas pour autant de tomber sous le harnachement d'un autre mari malgré les incitations pressantes de son frère. Elle a hérité de la ferme d'un oncle et mène son petit monde à la « baguette » tout en résistant aux désirs d'accroissement de son voisin, Ganthier, un colon qui ne la laisse pas tout à fait insensible.

Après un tel bouleversement, la petite société de Nahbès est soudain confrontée à une vague de modernité qui fait ressortir les oppositions locales. Car les germes des futures révolutions couvent, déjà, les jeunes générations qui sont influencées par le vent communiste qui vient d'Europe. Raouf, le fils du caïd, n'est pas insensible aux discours de tous ceux qui parlent de liberté et de prise de pouvoir du peuple. Mais les beaux yeux de Kathryn, l'actrice principale, l'arrachent pour un temps à ses préoccupations politiques. Tout ceci sous le regard observateur et critique de Gabrielle Conti, journaliste et maîtresse femme, témoin des transformations qui se jouent dans le monde. Sous la plume d'Hédi Kaddour, ce microcosme s'agite et déborde de vie, en transportant le lecteur dans les ruelles du souk au cercle des prépondérants (les notables français, tenant de la plus grande fermeté à l›égard des « indigènes »), d'un marché de village au Grand Hôtel qui abrite les soirées les plus cosmopolites, d'une ferme à une séance de cinéma en plein air (très bon passage où les villageois commentent à haute voix les mœurs des personnages à l'écran). Ses personnages de femmes sont particulièrement intéressants, la complicité qui s'instaure entre Rania, Gabrielle et Kathryn, unies par la volonté de s'affirmer et de s'émanciper, au-delà de leurs cultures et de leurs modes de vie respectifs est un des centres d'intérêt du texte. Le voyage de Raouf et Ganthier en Europe est l'occasion de retracer le climat politique qui règne alors que les conditions de trêve ont mis l'Allemagne à genoux et que pointent dans les rues de Berlin les premières manifestations à croix gammées sous la houlette d'un certain Adolf Hitler. Dans un Berlin qui oscille entre misère et décadence, Gabrielle observe avec une certaine lucidité les bouleversements à venir. Tandis que, de retour à Nahbès, les prémices d'autres changements sont déjà visibles.

Hédi Kaddour semble garder l'itinéraire d'une Histoire en marche, avec des histoires d'amour et d'amitié qui ne connaissent pas de frontières, les visions des uns et des autres viennent éclairer le climat géopolitique et compléter la foisonnante fresque du départ. Nous finirons par reprendre les commentaires du *Figaro Magazine*, à propos du roman : « *Les Prépondérants* est un récit d'aventures, de politique et de désir, autant qu'un « roman-monde ». Hédi Kaddour sème des héros saisis par la grâce et la tristesse, inoubliables », un commentaire à la fois réaliste portant tout de même une note folklorique.

Chroniques philosophiques sous la canopée
(Escapade passagère ou « sortie de piste » de la rationalité)

Mahmoud Ariba

Le dieu perdu dans l'herbe. L'animisme, une philosophie africaine

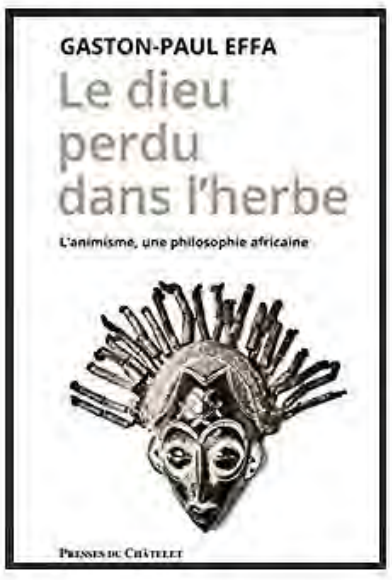
Par Gaston-Paul Effa

Éditions Presses du Châtelet, 2015, 182 pages, 17.95€
ISBN : 2845926278

Fruit d'une quête « personnelle et spirituelle » (p. 11), cet essai retrace l'itinéraire d'un enfant de la brousse ayant eu à fréquenter les bancs de l'école moderne ; réalisant ainsi un autre « parcours initiatique » à l'ombre des circuits scolaires européens. Formé à la théologie et philosophie, il n'en a pas moins baigné dans la culture animiste. Ce qui expliquerait le titre un peu énigmatique et ambigu ; avec même une touche de prosélytisme et/ou de mysticisme puisque mêlant à de profondes interrogations un « désir d'approfondissement de soi et du rapport au monde » (p. 11), la certitude de l'existence « d'une parole antérieure commune à toute humanité » (p. 12), l'appel incitant à « vivre autrement » (pp. 11-12). Ledit séjour en forêt sera l'occasion de se glisser dans l'intimité d'une tribu Pygmée et de retrouver les chemins vicinaux et symbolismes de son enfance; après avoir goûté au train-train de la vie occidentale et mesuré l'écart entre « un monde aseptisé, vidé de toute vie » et celui où « la forêt parle » (p. 25). Puis la rencontre avec Tala, une guérisseuse qui « avait la chance d'être le chef de tous les hommes de la tribu. (Cette) vieille dame de si petite taille (jamais) allée à l'école, (ignorant) ce qu'il y a dans les livres mais qui savait et pouvait lire dans le ciel, (et) les cœurs » (p. 44). Des instantanés/flash de propos d'une profonde et grave résonance philosophique autour de la « solidarité », la « mort », la « folie », le « pouvoir », la « préscience »…

- « Toute violence faite aux animaux est une violence faite aux humains et à la nature toute entière » (p. 45).
- « Tout luit de l'éclat de Dieu à celui qui sait regarder. Dieu est tout, il n'est pas en dehors des choses. Il n'est rien dans la réalité qui ne (Le) signale. Soulève la peau du monde et regarde » (p. 65).
- « Apprends à aimer ces fleurs semées par une main invisible » (p. 65).
- « Qui n'est pas capable de prendre soin des plus petites choses ne mérite pas les grandes » (p. 46).

Une leçon d'humilité tolérante délivrée à travers ces échanges apaisés et attendris. Plusieurs lectures s'offrent au lecteur qui peut voir un roman tantôt ethnologique/anthropologique, tantôt philosophique (ou écologique, cosmologique…) ; voire une certaine poétique vantant les principes de la nature et montrant à quel point le vernis de la modernité en a éloigné l'homme. Toujours est-il qu'en ouvrant sans doute aussi sur une façon un peu décalée, ringarde, de voir les choses, cette « itinérance/sous-bois » soulève d'autres questions plus essentielles: avec l'idée de renouer le fil avec les premières relations de causalité engendrées aux premières lueurs de la naissance de la raison humaine, et sa jonction avec les murmures de la Nature dans sa sobriété initiale. S'ensuit l'appel pressant à « revenir à la simplicité » contigüe à un mode de vie pastoral; parce que perçu comme organisé différemment de la configuration monolithique propre au modèle occidental.



Une philosophie retracée/relookée en pensée animiste

Pour avoir lui-même été « trempé » de la tête aux pieds dans la marmite de l'éducation traditionnelle, il en porte la marque. L'influence reçue semble si prégnante qu'elle s'impose à lui comme alternative au dispositif culturel occidental. Comme quoi on ne sort jamais tout à fait indemne de l'éducation reçue en bas-âge, et le marquage est tel qu'il suit son détenteur où qu'il se trouve. Au-delà du côté rustique, il est question de relents d'une pensée animiste qui, qu'on le veuille ou non, fait partie intégrante de sa culture basique, traditionnelle; et renvoyant de fait à tout un système de pensée ou à un syncrétisme spirituel/religieux, toujours vivace dans certaines contrées africaines. Aussi voit-il dans la forêt un lieu ouvert, propice à la médiation et la contemplation. Avec un talent narratif se voulant dans la lignée des conteurs émérites de l'Afrique traditionnelle (celle de la parole pesée/soupesée à travers laquelle circulent des messages décisifs), le récit de ce « voyage préparé de longue date » se lit certes facilement, mais n'en posant pas moins de véritables dilemmes cognitifs/épistémiques ; à l'image de ceux mettant en évidence la tension entre savoir profane et savoir scientifique, « vérité révélée » et « vérité d'expérience »[1]. L'ambiguïté corrélée aux deux modes de savoirs évoqués demeurant toujours actuelle à travers la question: jusqu'où y a-t-il continuité ou rupture entre sens commun et théories scientifiques ? Et où donc finalement se situerait la science dite « vraie/exacte »? D'autant que parfois l'affect semble primer sur la raison lorsque la préférence semble accordée à une philosophie « buissonnière » (comme l'y incite « son » mentor: « penser sans raisonner » (p.34) sur celle typiquement académique. Un cheminement d'autant plus dissonant qu'il équivaudrait pour l'homme contemporain à tourner le dos aux avancées enregistrées, faire demi-tour pour revisiter des solutions d'hier et s'adonner à d'autres "rêveries solitaires"…

- « Arrête de réfléchir. Vis ! » (p. 37).
- « Donner congé à sa raison » (p. 69), déconstruire d'autres schémas/catégories établis » (p. 54).

Mais d'un autre côté peut-on vraiment comprendre les avancées enregistrées par la pensée contemporaine si n'étaient pris en compte les balbutiements initiaux d'hier ? Autre dilemme: suivre son instinct/intuition ou se fier aux solutions réfléchies ?

S'il rend compte d'une autre idée de l'homme ou la philosophie elle-même, il n'en suggère pas moins, parallèlement à l'invitation d'un retour aux racines/sources, un double regard sur la nature simultanément appréhendée sous l'angle scientifique et spirituel. Reste alors que si la thématique d'un retour à la nature n'est pas nouvelle en soi, puisque maintes fois rebattue (à l'exemple du naturalisme invitant à se rapprocher d'un état de nature en voie d'extinction mais fermé aussi à toute idée de transcendance), ce récit s'attache à rappeler ce que, au fin fond de la forêt africaine, l'acte de comprendre le monde veut dire. Etant entendu qu'aucun mode de savoir n'est supposé meilleur qu'un autre, même si parfois des situations conduisent de facto à l'allégeance/conformation au sens commun. Au final: une sorte de contre-philosophie qui, de toute évidence, juge la pensée animiste plus pertinente ou cohérente que ne l'est la rationalité moderne. Auquel cas, il s'agit ici non pas d'exploration de pistes nouvelles mais plutôt d'un choix à lui de revisiter, se réapproprier un circuit ancien déjà balisé, délimité et marqué.

La force incontournable des mythes/légendes d'hier

Toutefois, la perplexité est de mise lorsqu'est relevée, chez lui, la tentation de souscrire à la pensée/religion animiste. Ce

qui montre la force attractive d'anciennes croyances qui résistent aux changements. N'est-il pas constaté que, malgré toutes les avancées enregistrées, la magie et les conduites irrationnelles demeurent omniprésentes dans le monde moderne ?

Face au train de vie trépidant et singulièrement agité du monde présent, il en est qui suggèrent d'autres approches pour pouvoir garder les pieds sur terre et ne pas être emporté dans le tourbillon d'une « modernité » jugée, à tort ou à raison, effrénée. D'où l'invitation à un changement de cap/perspective (ou d'échelle) mais aussi une véritable décentration pour renouer les fils avec la Nature dans sa simplicité et son authenticité. L'Afrique profonde recèle encore de précieux gisements vierges, non altérés ou dénaturés par les excès inhérents à un développement, parfois mené avec bien des aléas et amères désillusions ; la tentation de suivre au pied de la lettre le « modèle occidental » ayant souvent montré ses limites. D'où l'intérêt d'un travail de réflexion local pour convoquer/mobiliser des solutions strictement endogènes. Voici pourquoi c'est un livre qui, d'une certaine façon, se propose d'ouvrir un nouvel angle de vue, un peu comme une nouvelle ligne de front, en vue de se réapproprier des savoirs ancestraux. Si certains paraissent plus ou moins délaissés, pour ne pas dire carrément tombés dans l'oubli, l'on peut voir d'autres emprunter d'incroyables trajectoires pour survivre/subsister sous mille et une facettes.

Tiraillé entre deux mondes culturels, le « visiteur », engouffré dans la forêt, semble cumuler le paradoxe d'un retour à un syncrétisme initial qui, quoi qu'il en dise, ne paraît réellement convaincant que pour l'auteur au premier chef. Mais tout de même mettant le lecteur devant un « choix cornélien » intimant d'avoir à trancher entre un savoir académique formellement structuré et un autre générique, disséminé en vrac dans chaque vecteur/élément du monde naturel.

Toujours est-il qu'en exprimant son penchant vers une revivification de la pensée animiste, c'est une bien lourde responsabilité qu'a choisi l'auteur de porter sur ses épaules. D'autant que dans de nombreux pays africains, il est fait état d'une résurgence de rites polythéistes, de survivances de pratiques d'idolâtries ou de sorcelleries. Lesquelles, d'une manière ou d'une autre, remettent en cause les promesses salvatrices/émancipatrices que pouvait laisser entrevoir une éducation résolument moderne dont la vocation principale est d'affranchir les esprits de l'emprise de croyances archaïques, les amener à ne pas céder ou succomber facilement aux tentations irrationnelles.

Néanmoins, cet ouvrage s'est attaché aussi à démontrer que d'autres modes de connaissances ont été investis par l'homme et même si parfois la science moderne passe pour les regarder de haut (ou un peu de travers), ils n'en sont pas moins fonctionnels dans le présent des sociétés actuelles toutes catégories confondues. Aussi considère-t-il que l'Afrique, parce qu'initiée précédemment au détour de grandes et rudes épreuves, a beaucoup à dire et faire apprendre. Toutes proportions gardées, cela rappelle un peu l'histoire du *Petit Poucet* qui, sur un plan initiatique, tente de retrouver le chemin menant vers de telles vérités enfouies dans l'ordre naturel des choses. C'est donc une plongée dans les sortilèges de l'Afrique d'hier avec ses pratiques animistes et/ou païennes ; une virée dans les racines des choses.

L'irrésistible quête d'un retour au commencement

Plus globalement encore, il est question d'une remise en cause de catégories/ références philosophiques apprises à l'ombre d'institutions de socialisation occidentales; et subséquemment, une redécouverte du langage, primaire : celui de la nature. Un langage oublié car, dit-il, « le savoir nous détourne non seulement de la nature mais aussi de nous-mêmes » (p. 48).

Dans un rapport comparatif, il montre que certaines tribus africaines ont, quant à elles, continué d'évoluer dans la cadre naturel des origines, sans s'en éloigner. D'aucuns y verront un manifeste vantant l'école de la nature. De telles pérégrinations cogitatives sonnent un peu aussi, quelque part, comme une irrésistible tentation d'un retour vers le puits ancestral des archétypes et codes archaïques. Car à travers la « voix de la forêt » qui parle et énonce ses prosaïques paraboles, c'est bien l'allégorie du retour au commencement des choses dans leur déploiement/balbutiement originel. Sur ce, force est de considérer cette longue quête, effectuée en sens inverse et à contre-courant des évidences actuellement en vogue, comme une adhésion spontanée au sens commun dans sa prosaïque et/ ou rudimentaire spontanéité. Pas à pas, le lecteur se retrouve alors à flâner sur le chemin de croyances anciennes dont, visiblement, l'auteur lui-même semble avoir bien du mal à s'en distancier avec un certain recul.

Pour autant, retenons surtout qu'il s'agit là d'un livre proposant à sa façon un contre-modèle en termes de paliers réflexifs. Et donc à ce titre, renvoyant à tout un fond culturel patiemment amassé et accumulé sous les denses branchages/ feuillages de la grouillante forêt africaine.

Sous une allure faussement débonnaire, l'ouvrage soulève une réelle et lourde problématique d'ordre philosophique, laquelle toutefois semble ne revêtir de sens en soi que pour l'auteur au premier degré. Et ce, dans la mesure où sa propre immersion dans la culture occidentale semble loin d'avoir été suffisamment stabilisante, tant épistémiquement que symboliquement parlant. Indirectement, ce travail rappelle la constante et permanente proximité entre rationalité et irrationalité ; y compris donc chez ceux ayant pourtant bénéficié d'une « visite du propriétaire » dans l'Ecole dite moderne et se retrouvant curieusement à lorgner sans cesse vers des schémas parallèles. Alors qu'on pouvait logiquement s'attendre à ce que le « philosophe rompu » (qu'il prétend être) prenne aisément le dessus dans le face-à-face avec Tala, on le voit finalement baisser pavillon, cédant à plate couture puis sans coup férir, lâcher prise en se rangeant mollement aux « sentences »[2] et autres « arguments/maximes « convoqués par son hôtesse; devenue pour l'occasion sa tutrice et/ou mère « nourricière » (au terme d'une cinquantaine de rencontres) au propre comme au figuré.

Encore une fois, la nature du livre ne manque pas de paraitre quelque peu déroutante, troublante même ; et ce, d'autant qu'aujourd'hui la « barbarie » n'est pas seulement portée et/ ou véhiculée par des éléments confinés à la périphérie. Elle est aussi prise en charge par des médias ayant pignon sur rue dans des sociétés dites avancées qui, par leurs « idées arrêtées » et autres «clichés rabattus », alimentent en vase clos les circuits fatidiques du délire et de la déraison. Ainsi en est-il de ces « penseurs buissonniers » qui, exactement comme le font des chasseurs dans la jungle, tendent leurs mortels « pièges cognitifs » à l'intention des lecteurs/randonneurs imprévoyants ou foncièrement imprudents. Il suffirait alors d'un brin d'inattention pour qu'aussitôt le piège s'enroulât sur la proie distraite ; avant de voir celle-ci irrémédiablement entraînée vers d'imprévisibles galeries ou irréversibles chemins de traverse.

Cela dit, s'il est établi que l'animisme n'est pas le propre de sociétés ayant proliféré dans l'Afrique dite profonde, il n'en reste pas moins que ses traces sont encore vivaces dans certaines de ses contrées subsahariennes et qu' « il demeure un système de pensée qui conditionne la manière de vivre de bien des peuples du continent »[3]. On sait que les rites animistes n'y ont jamais disparu pour avoir donné naissance à d'irréductibles syncrétismes religieux ou indélébiles pratiques polythéistes. Mais s'il est vrai aussi qu'aucun mode de savoir n'est à considérer comme subalterne ou négligeable, serait-ce malgré tout ce seul modèle, typiquement ancien, qu'il voudrait voir réendosser *in fine,* après avoir pourtant fait ses classes dans de prestigieuses universités européennes ; sans même envisager d'autres perspectives possibles.

Son attachement à l'animisme se reflète dans cette interrogation : « l'Afrique pouvait-elle être autre chose qu'animiste ? Comment un Africain pouvait-il être chrétien ou juif puisque nos ancêtres croyaient tous aux sortilèges ? » (p. 31). Un questionnement qui semble recéler bien des non-dits et permet de noter aussi au passage qu'il n'est fait nulle référence à l'Islam pourtant lui aussi présent, depuis des lustres, dans la trame historique et symbolique associée à cette prolifique contrée. Se pose dès lors la question de savoir s'il s'agit alors d'un parti-pris assumé ou bien est-ce dû à la prééminence concédée à la veine animiste (rattachée, dira-t-il, « à une sagesse populaire empirique millénaire »), par ailleurs, toujours active sous de multiples facettes. Ou bien encore d'une habile omission et un évitement tenant compte des positions tranchées de l'Islam à l'égard de ces survivances d'un autre temps. On n'en saura pas plus ! Mais ce silence n'en est pas moins révélateur et instructif des ingrédients nihilistes instillés, presque en catimini, au détour de cette interrogation fulgurante : « Mais quelle faute a-t-il donc commise pour aller au paradis ? Quel paradis implore-t-il auprès de quel Dieu sévère pour demeurer jusqu'à son dernier souffle obligé de mourir ? » (p. 74).

Conclusion

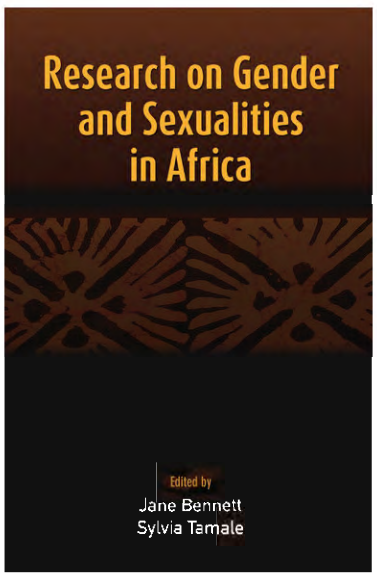
Reste que ce livre offre un regard englobant sur l'Afrique d'hier, ses anachronismes et pratiques polythéistes qui, en dépit de tous les efforts accomplis par les systèmes d'éducation contemporains pour les éradiquer, semblent renaître de leurs cendres. Toutefois, la question se pose de savoir si cette plongée en forêt relève d'une brève et fugace escapade ou au contraire renvoie à une « sortie de piste » du registre de la rationalité ; équivalant en dernier ressort à une incursion hors du registre épistémique dans sa configuration contemporaine. Et du coup, l'occasion pour l'auteur de verser dans un prosélytisme pro-animiste. Question à envisager au demeurant pour se garder, le cas échéant, de tout faux-pas interprétatif dans le sillage de ce qui, à première vue, peut être compris comme une simple réflexivité environnementale/ écologique et une insistance mise sur un retour à la nature, voire un ressourcement avec l'espoir (pour lui) d'y trouver son bonheur. Mais qui sans doute, en filigrane, peut valoir bien plus que ça n'en a l'air au premier abord. D'où l'impérieuse nécessité pour le lecteur de garder sa pleine conscience en éveil afin de ne pas se retrouver dans un cul-de-sac inattendu ; et cautionner alors à son insu, sans trop y prendre garde, un déballage exagérément amplifié. En tout cas, bien étrange pharmacopée à une époque où tout le « background » mobilisé par l'espèce humaine s'avère souvent dérisoire pour faire face à des problématiques cruciales.

Peut-être alors eût-il mieux valu parler de mutualisation de moyens plutôt que d'une mise en retrait par rapport au rythme du monde actuel dont la cacophonie ambiante n'offre plus ni quiétude ni sérénité. C'est dire, eu égard aux dynamiques passéistes agissant en sens contraire et à contre-champ des « choix modernistes », que les combats que doit livrer l'entreprise éducative en Afrique, dans des sociétés aliénées (balafrées, abîmées et durablement affaiblies) par la colonisation, sont plus que jamais incommensurables. Et la tâche est loin d'être de tout repos puisqu'en l'absence de renouvellement d'approches, c'est la porte ouverte à bien des pratiques superstitieuses, anachronismes et vieilleries d'un autre âge. Ce qui, en soi, reste un pari risqué.

Notes

1. J-P. Castel, 2010, *Le déni de la violence monothéiste*, l'Harmattan. Dans la tradition monothéiste, Dieu « ne peut être comparé (…). De telles comparaisons sont en effet sacrilèges, interdites, condamnées comme idolâtres. (Il) se trouve projeté hors du cosmos, par opposition à l'adoration mondaine que représente l'idolâtrie. Cette distance infranchissable placée entre Dieu et le monde représente une forme de dualisme poussé à l'extrême. » (pp. 20-21).
2. « Le sorcier, lui aussi, avance ses conclusions en les habillant d'une phraséologie d'apparence raisonnable. Pour être convaincant, il doit dire, au passage, un minimum de choses sensées et plausibles. » Cf. S. Amin, Monde Diplomatique, août 1997.
3. Cf. http://kangnialem.togocultures.com/ lanimisme-selon-lecrivain-gaston-paul-effa-une-philosophie/

CODESRIA Publications: www.codesria.org

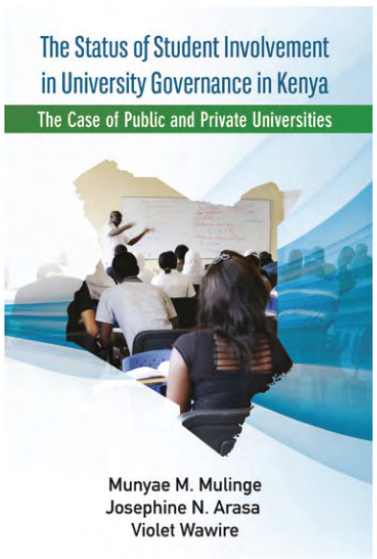


Research on Gender and Sexualities in Africa

Edited by Jane Bennett and Sylvia Tamale

This book comprises a diverse and stimulating collection of chapters on questions of gender and sexualities, crafted by both established and younger researchers. The collection includes fascinating insights into topics as various as the popularity of thong underwear in urban Kenya, the complexity of Tanzanian youth's negotiation of HIV-cultures, the dialogues between religion and controversial questions in sexualities activism, and the meaning of living as a Zimbabwean girl, HIV-positive because her mother had no access during pregnancy to Neviropine. Some pieces deepen contemporary debates, others initiate new questions. The collection is edited by Professor Sylvia Tamale (editor of African Sexualities), and Professor Jane Bennett (co-editor, with Charmaine Pereira) of Jacketed women: Researching the politics of Gender and Sexualities in African Contexts), and seeks to sustain and envigorate research, policy-making and continentally-focused thought on difficult, yet compelling, realities.

ISBN : 978-2-86978-642-4 **Pages : 172**



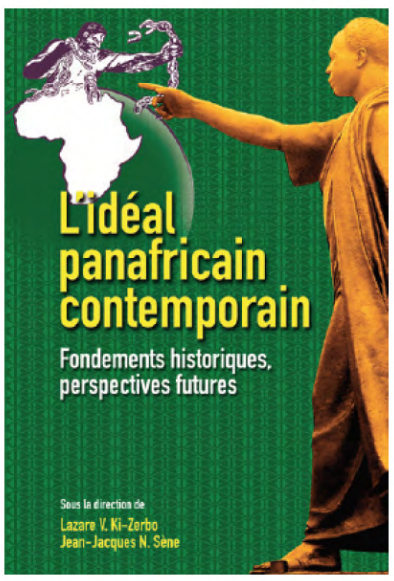
The Status of Student Involvement in University Governance in Kenya

The Case of Public and Private Universities

Munyae M. Mulinge, Josephine N. Arasa and Violet Wawire

This book examines the concept of the democratization of governance in universities in Kenya with particular emphasis on students involvement in governance processes and decision making. Data were collected from members of the student community utilizing a structured self-administered questionnaire and from purposively selected key informants and focus group discussants drawn from Kenyatta University (representing the public sector) and the United States International University (representing the private sector). The guiding argument for the study was that shared governance, one of the principles of good governance, is critical in enabling the universities to deliver their visions and missions effectively. The results revealed that while in principle, Kenyan universities have embraced democratic governance in which all stakeholders, including students, have a role to play, in practice they continue to violate the core principles of good governance, particularly shared governance. Specifically, students, who are major stakeholders in university education, are largely excluded from significant structures of governance thereby limiting their influence and participation. Although their representation is mainly provided via student self-governance organs (unions, associations and/ or councils), their effectiveness is undermined considerably by the lack of trust and confidence of the student body and the unending manipulation by top university administrators and external political actors. Student's active involvement in decision making is mainly confined to lower levels such as the school/ faculty and departmental/ programme. The authors call for a paradigm shift in the involvement of students in the governance of universities in ways that discourage the current culture of tokenism and political correctness that characterizes public and private universities in Kenya.

ISBN: 978-2-86978-714-8 **Pages : 234**



L'Idéal panafricain contemporain

Fondements historiques, perspectives futures

Sous la direction de Lazare V. Ki-Zerbo et Jean-Jacques N. Sène

Voici un livre majeur, un labeur collectif qui exhume les fondements historiques et qui scrute les perspectives futures de l'une des plus grandes aventures intellectuelles, politiques et tout simplement humaines des six derniers siècles : le Panafricanisme. Les auteurs nous font revivre les temps forts du mouvement, ses congrès, ses pères fondateurs, leurs héritiers, leurs réussites, leurs errements, leurs déceptions, les liens historiques avec l'Asie puissante. Ils nous rappellent des exemples « d'engagements consistants à la cause panafricaine ». Cet ouvrage passionnant est touffu en éclairages en pistes réfléchies pour l'élaboration d'une feuille de route ; en programmes concrets qui donneraient corps à l'idéal panafricain contemporain, pour mieux connaître le grand projet panafricaniste et ses enjeux actuels. Véritable mine d'or, ce livre insiste sur la nécessité de s'appuyer sur toutes les traditions et tous les héritages existants notamment le rôle historique des « intellectuels panafricains dissidents », des « cerveaux rebelles ». Un hommage vibrant complètement naturel est rendu au Grand Iroko, le très regretté Professeur Joseph Ki-Zerbo, auguste témoin super-actif de cette même All African Peoples Conference de décembre 1958, où l'on tentait hardiment déjà, contre vents et marrées, Les Dieux le savent, d'« édifier un nouveau nationalisme dont le [P]anafricanisme ferait partie intégrante comme carburant et pour lui donner un sens sur la base de nos identités multiples et de nos citoyennetés diverses ».

ISBN : 978-2-86978-585-4 **Pages : 402**

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/ The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Clé
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 /
99 58 06 39

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com